# IV. DIEU EN COLÈRE, ME VOIT

**Résumé** : à la fin du XIX$^{e}$ siècle, deux hommes ont récité sur le rongorongo : Metoro Taua-a-Ure, à Tahiti, devant Monseigneur Tepano Jaussen, en 1869-1891, et Ure-Vai-Iko, à Rapa Nui, devant Thomson, en 1886. La récitation de l'ancien Ure-Vae-Iko, une fois correctement restructurée, a réservé des surprises…
**Mots-clés** : Atua mata riri, hanau-momoko, hanau-eepe, Kaituoe, Metoro Taua-a-Ure, récitation, rongorongo, tablette, Ure-Vae-Iko, Washington.

*« Dans le rongorongo, il n'y a jamais eu la mort ! Il décrit toutes les manifestations de la vie. Regardez toutes les expressions concernant les oiseaux, les plantes, les gestes des hommes. Notre écriture n'a jamais comporté des symboles phalliques comme on a voulu le faire croire. Nos ancêtres étaient linguistes : nous avons peut-être devant nous des dictionnaires de proto-polynésien. »* (Clemente Hereveri Teao)

Dans le premier chapitre, j'ai exprimé clairement "le manque de confiance dont nous avons fait preuve", au sujet de la banque de données rapanui autour du rongorongo. En 1886, dans un contexte extrêmement dur, alors que les quelques familles rapanui luttaient pour rester en vie, l'ancien Ure-Vae-Iko fut traité de mystificateur par Alexander Paea Salmon, interprète auprès du Nord-Américain Thomson. Rappelons les événements. Nous savons que Thomson, à bord du Mohican, visite tout d'abord l'évêque de Tahiti et qu'ils échangent des documents au sujet de l'écriture de l'île de Pâques. Thomson quitte Tahiti et emporte à Rapa Nui les photos des tablettes et des moulages de l'évêque. Une fois sur l'île, il recherche la mystérieuse écriture polynésienne et, grâce à Salmon, on lui propose deux objets qui se trouvent cachés dans un ahu de Tahai : une petite tablette sauvagement tronquée à une extrémité et une grande tablette qui, selon les marins du Mohican, provient de la coque d'une ancienne pirogue. (Ce sont la petite et la grande tablette de Washington, les items R et S dans l'« Inventaire des objets rongorongo »). Salmon recherchera d'autres objets après le départ du Mohican. La population que croise Thomson ne peut davantage le renseigner au sujet de l'écriture. On lui confirme que les *maori-rongorongo* (les experts) sont morts en déportation, mais qu'il reste deux témoins de l'époque : Kaituoe (écrit Kaitae dans Thomson), un Miru, neveu du dernier *ariki* Nga-Ara initié en écritures, ayant régné durant la première moitié du XIX$^{e}$ siècle, et Ure-Vae-Iko, qui faisait office de maître des cérémonies durant les rencontres annuelles des *tangata-rongorongo* à Ana-kena. Thomson essaie d'interroger Ure-Vae-Iko qui refuse à plusieurs reprises de répondre et court se cacher dans les champs, loin du village : "ces objets mettent mon âme en danger" dit-il, "je suis vieux et je veux aller au paradis." Quelques jours plus tard, à l'intérieur des terres, un violent orage surprend Thomson, son traducteur et ses porteurs rapanui. Ils cherchent rapidement un abri dans une case en ruines et y trouvent Ure-Vae-Iko, grelottant de froid, lui aussi surpris par l'orage. L'ayant réchauffé avec de l'alcool, ils sollicitent à nouveau l'ancien mais cette fois-ci avec les photos de tablettes. Et il les reconnaît ! Il est surpris de revoir les objets ayant appartenu à ses ancêtres. C'est pour lui un miracle ! On lui assure qu'elles proviennent de la maison du bon évêque de Tahiti, ce qui le met en confiance. Thomson lui montre les deux tablettes qu'il vient d'acquérir, mais le premier réflexe d'Ure-Vae-Iko est de s'en écarter.



L'ambiance s'étant détendue, l'orage apaisé, le groupe sort de la case et Alexander Paea Salmon s'apprête à prendre des notes car pour le Tahitien, posséder les secrets de lecture de la mystérieuse écriture, c'est un scoop. Ure-Vae-Iko se met à réciter les chants des *Tahua*, ces sages qui détenaient les tablettes, puis les chants de la pluie, les noms des ancêtres comme le faisaient les maîtres du rongorongo. Parfois, devant les photos, il décrit des séries de signes. Salmon ne s'en rend pas compte. L'ancien ponctue ses récitations par les phrases scandées au cours des rituels coutumiers. Il informe sur l'usage des tablettes, sur les paroles choisies par les maîtres en écritures. Les informations citées par le vieux Rapanui sont surprenantes. Ce sont les souvenirs d'un homme de 83 ans, qui a écouté les experts du rongorongo durant une bonne vingtaine d'années. A l'insu de l'ancien, les visiteurs échangent les photos, pour voir s'il triche ou s'il fournit véritablement "la lecture" : Ure-Vae-Iko n'est pas impressionné par leur audace car il continue à donner des informations sur l'utilité des tablettes au temps des ancêtres, sur les "paroles *ariki*, le langage de l'élite, l'observation du ciel et les trésors de la terre". Mais puisqu'on attendait de lui le débit linéaire de différents contes, l'honorable vieillard est donc traité de menteur ! Ure-Vae-Iko se fâche en expliquant : *"Nous avons perdu les connaissances des anciens sur les tablettes, mais nous nous souvenons de*

*Figure 1. Portrait au fusain de l'Ancien Kaitae (Kaituoe)*

*leur contenu".* Et Thomson de déduire : "*Ses explications étaient celles de quelqu'un qui tient un livre fermé dans ses mains mais en connaît l'histoire*". Ce qui est extraordinaire, c'est que Kaituoe (figure 1), sollicité par Thomson et Salmon afin de vérifier leurs notes et les chants d'Ure-Vae-Iko, récitera de la même manière. Les deux Rapanui restent donc, en 1886, des témoins de l'existence du rongorongo, de l'usage des tablettes et des récitations de leurs ancêtres. Ils figurent sur les recensements de Thomson (1) : Kaituoe était né en 1806 et Ure-Vae-Iko en 1803. Ils avaient respectivement 80 et 83 ans lors de la visite du Mohican.



## L'évolution d'une étude.

L'étude des chants d'Ure-Vae-Iko m'a pris plusieurs années. Il a fallu aller rechercher son vocabulaire, non dans les dictionnaires modernes, mais dans les manuscrits du père Roussel, dans la langue marquisienne et la langue tongienne. J'ai commencé l'étude globale en 2001 et l'ai terminée trois ans plus tard, en faisant une découverte peu ordinaire, soumise à la 6e conférence Rapa Nui et Pacifique de Reñaca en 2004. Mes conclusions ont remis en question les publications de Thomson (1891), de Métraux (1940) et de Fischer (1997), qui avaient interprété similairement le chant *Atua mata riri* (à savoir que les quarante-huit vers le composant correspondaient à quarante-huit copulations entre des dieux n'existant pas en cosmogonie polynésienne). En 1997, Steven Fischer avait rapproché le contenu de ce chant avec le nombre de signes (selon lui phalliques) du bâton de Santiago, pièce principale du corpus, et avait tiré des conclusions qui n'avaient pas du tout satisfait, ni les journalistes et linguistes polynésiens, ni le linguiste Jacques Guy. Je m'étais également remise en question par rapport à ma publication de 1998 (Bettocchi, 1998), car les Rapanui m'avaient indiqué que la tablette nommée *Atua mata riri* avait probablement servi au rituel du tissage des filets (*haka-mata*), et que ces tâches devaient avoir lieu à un moment bien précis de l'année, concordant avec l'apparition d'Orion dans le ciel… sinon les esprits tutélaires (*atua*) se mettaient en colère (*riri*). Je n'étais pas tout à fait convaincue à l'époque par l'explication du Rapanui Lukas Pakarati. Nous savons tous à présent que des progrès s'imposent par rapport à nos quatre publications. En premier lieu, il est prudent d'éviter de survoler le rongorongo et il est indispensable que les objets C, D, E, R et S ne reçoivent plus pour nom le titre des chants notés par Salmon. Les académiciens polynésiens (y compris les linguistes de Nouvelle-Zélande) ont tous douté du lien entre les cinq traductions de Salmon et les cinq tablettes. Il en est de même pour les traductions et décryptages d'Alfred Métraux et de Steven Fischer. En second lieu, il faut savoir qu'à présent nous connaissons le langage écrit et la phonétique propres à Salmon, qui écrivait à sa manière. Il était peu lettré, sans expérience par rapport à l'orthographe de la langue rapanui. Des experts ont analysé ses courriers adressés aux tribunaux de Tahiti et sa traduction du discours prononcé lors de l'annexion de Rapa Nui au Chili en 1888, car il a assisté Policarpo Toro. Pour ma part, je me suis consacrée à ses relevés devant Thomson, Ure-Vae-Iko et Kaituoe. Il faut donc reconsidérer toute la banque de données de 1886, en tenant compte de la manière qu'avait le Tahitien d'orthographier la langue rapanui ancienne, comme il est nécessaire de revoir celle de Metoro devant Monseigneur Tepano Jaussen en 1869-91.

J'avais fourni les preuves au groupe rongorongo du CEIPP – qui avait mis en route, en 2001, une commission Apai (2) à laquelle j'avais participé –, que 75 % des mots relevés phonétiquement par Salmon étaient bien viables, à condition de découper convenablement les syllabes, de reconnaître les répétitions, les coups de glotte et la ponctuation. En fait, il fallait savoir naviguer dans la langue ancienne pour défricher ce terrain. Cela ne se fait pas en survolant la banque de données. Jacques Guy, qui fut présent à l'une des séances, re-

(1) L'archéologue Edmundo Edwards m'a envoyé le résultat de toutes ses recherches sur les recensements, alors que je me trouvais à l'université de Valparaiso.

partit avec le document que j'avais produit et qui prouvait que le chant Apai comportait 75 % de mots qui se trouvaient dans les dictionnaires. Mais il en déduisit, un peu rapidement à mon goût (c'était le seul linguiste du groupe) que le texte était trop "pollué" pour tirer des conclusions. Je pensais pour ma part qu'aucune pollution ne m'arrêterait. J'ai donc continué à étudier tous les chants (l'étude provisoire est sur www.rongo-rongo.com) et j'ai terminé par le plus difficile : *Atua mata riri*, "Dieu en colère, me voit". Pourquoi cette étude en dernier lieu ? En raison des conclusions de Steven Fischer. Il me fallait avoir une connaissance totale du langage de l'ancien Ure-Vae-Iko pour étudier ce chant en dernier ressort, être d'accord ou non sur ce que disaient les Polynésiens par rapport à l'étude de Fischer que j'estimais pour son énorme publication de 1997.

Je dois admettre que j'ai eu des difficultés. Mais, contrairement à mes collègues, j'ai repris les tracés de Barthel quand subitement, au vingt-troisième vers, l'ancien récite : *Mango-mango, era ki rangi, ka pu te kape,* "Ici un gros requin, là, un mouvement vers le ciel et comment planter le taro". Car la tablette, assurément, portait des signes pouvant être décrits de cette manière (figure 2). J'ai donc regroupé les informations d'Ure-Vae-Iko avec les signes de la petite tablette de Washington que venait d'acquérir Thomson et j'ai découvert ce que les Pascuans savaient déjà, sans pour autant pouvoir en apporter la preuve avec des publications scientifiques : qu'en 1886 Ure-Vae-Iko avait récité une partie du contenu d'une petite tablette en la tournant et la retournant dans ses mains. Les Rapanui préféraient qu'on ne

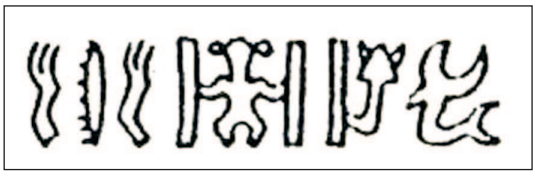


*Figure 2. Signes du 23e vers de la petite tablette de Washington (item R, recto).*

(2) Apai : chant d'Ure-Vae-Iko (1886) devant la tablette Keiti item E. La commission Apai avait travaillé sur les voyelles et les consonnes du chant "brut" relevé par Salmon. Raymond Duranton avait calculé des fréquences sous forme de graphiques, afin de vérifier les conclusions de Konstantin Podzniakov. La commission n'a étudié que ce seul chant, tirant des conclusions qui peuvent être consultées au CEIPP. Pour ma part, dans cette commission, j'ai travaillé sur toutes les récitations d'Ure-Vae-Iko. Ce fut beaucoup moins rapide, ma méthode étant d'étudier toute la banque de données avant de proposer des observations ou des conclusions.

se mêle pas, nous les "non-Polynésiens", de traduire leur rongorongo avec nos sottises. Depuis 1992, ils m'avaient souvent dit cela. Ils avaient raison, en effet, car voici comment mes collègues traduisirent ce seul vingt-troisième vers : 1) Salmon en 1886 : *God Mangeongeo and goddess Herakiraki produced yams*, "Le dieu Mangeongeo [qui n'existe pas dans la cosmogonie polynésienne] et la déesse Herakiraki [qui n'existe pas non plus] produisirent des ignames". 2) Métraux en 1940 : *Acridness by copulating with Bad-taste produced the arum*, "L'âpreté copulant avec le Mauvais-goût produisit l'arum". 3) Fischer en 1997 : *Itchiness copulated with Badness there issued forth* te kape *(taro)*, "L'Irritation copulant avec la Méchanceté produisit le plant de taro". Les traductions de Salmon, Métraux et Fischer tout au long des 48 vers, ne peuvent être validées.

On a écrit que l'item R, appelée à tort *Atua mata riri* ("Dieu en colère, me voit"), pouvait être considéré comme une "pierre de Rosette". La pierre de Rosette de Champollion n'existe pas en rongorongo. Je suggère que, pour éviter la colère des *atua* (dieux polynésiens) ou l'ouverture imprudente de notre boîte de Pandore, nous nous contentions de réviser nos erreurs, en étudiant en profondeur le langage des anciens Polynésiens. Il cache une grande sagesse.



## La belle récitation d'Ure-Vae-Iko.

Dans les notes d'Alexander Paea Salmon – qui, nous le savons déjà, fut fantaisiste dans ses traductions (il était le seul à parler tahitien, rapanui et anglais) mais débrouillard en phonétique –, mes prédécesseurs, de 1886 à 1997, ont trouvé une grande quantité de "copulations " dans ces seuls mots : *Ki ai ki roto* (direction, copuler, dedans, selon leur propre perception), *ka pu* (le trou). Non contents de prendre les linguistes pascuans pour des débiles mentaux, ils proposèrent des divinités inventées avec les mots collés de Salmon, qu'ils ne comprirent point. Les Polynésiens, navrés de toutes ces conclusions, les rejetèrent en bloc et après le Ve Forum des langues maori de Tahiti en 1998, les linguistes me donnèrent la clé pour comprendre la poésie d'Ure-Vae-Iko, à savoir que, d'une part, *Ki a'iki i roto* (Ure-Vae-Iko prononçait *ariki* à l'ancienne : *a'iki*) voulait dire le savoir (*ki*) royal (*a'iki*) dans la tablette (*i roto*) et que, d'autre part, *haka pu* ne voulait pas toujours dire copuler, car le *Haka maori* est la connaissance ancestrale et *pu* veut dire excaver, tracer en profondeur, graver, scarifier le bois à l'aide d'une pointe. J'ai mis quatre ans pour étudier Ure-Vae-Iko et faire vérifier le glossaire de ses termes par mes amis Polynésiens ! Mes études, quoique provisoires, furent validées par les Rapanui que je visitai en octobre 2004, c'est-à-dire par ceux qui étudient en profon-

deur leur langue ancienne, par ceux qui ont étudié dans les universités, par des membres du Conseil des anciens, les descendants des maîtres du rongo-rongo, les hommes du grand message. Voici le résultat de mes travaux sur la belle récitation d'Ure-Vae-Iko.

*1. Les termes en botanique* : dans le chant *Atua mata riri*, Ure-Vae-Iko utilise des mots anciens, communs à toute la Polynésie – donc du proto-polynésien – et cite parfois des plantes disparues de Rapa Nui vers 1400, comme par exemple le *niu*, le *marikuru* ou le plant qui sert à faire le *kava*. Etrange non ? La liste des termes utilisés est reprise dans l'encadré ci-dessous.

*2. La structure du chant* : la récitation d'Ure-Vae-Iko se compose de quarante-huit vers libres et contient des informations tout autres que des copulations. Ces quarante-huit vers, Alfred Métraux et Steven Fischer ont tenté de les restructurer. Je l'ai fait également en essayant de me rapprocher le plus possible de la phonétique de Salmon et en recherchant les mots dans les dictionnaires rapanui, marquisien et tongien (3). Il manquera certainement les accents et les coups de glotte du langage moderne mais la ponctuation est restituée.

(3) Le glossaire d'étude des quatre chants d'Ure-Vae-Iko devant Thomson (*Apai*, *Ka ihi ui nga*, *E aha to ran ariki ke te* et *Atea renga hokan iti poheraa*) est sur : http://www.rongo-rongo.com/glossaire-Ure-Vae-Iko.html.

**La liste des anciens termes de botanique dans le chant Atua mata riri.**

*Heu* : herbe, fourrage.
*Hue* : *Lagenaria sicenaria,* calebasse.
*Kaha* : autre terme pour désigner la calebasse.
*Kape* : tubercule ; *taro* aux îles Marquises et Rarotonga.
*Kava, ava* : *Nephelium pinnatum, pometia pinnata ; kava* désigne également une boisson sacrée dans les îles Tonga.
*Kava-tangeti* : autre terme pour la patate douce.
*Kihi-kihi* : *Freycinetia impavida* ou *Freycinetia arborea* (*kie-kie* en langues marquisienne et rarotongienne) ; sorte de gros lichen.
*Kohe* : *Felicina*, fougère.
*Kumara* : patate douce.
*Mahute* : *Broussonetia papyrifera*, mûrier à papier.
*Maika* : banane.
*Manga* : branche.
*Marikuru* : *Sapinus saponaria*, résineux des îles Marquises ; ses baies soporifiques étaient utilisées pour la pêche.
*Mauku* : herbe.
*Miro* : nom donné à une tablette (la Mamari, item C) ; arbre (en général non fruitier), bois (bois de rose d'Océanie ; *mi'o* en marquisien, actuellement *makoi* à Rapanui).
*Ngaatu* : jonc (nom ancien).
*Niu* : *Paschalococos disperta*, palmier, cocotier ou *Jubaea chilensis* (palmier du Chili).
*Para* : *Campylopus turficola,* mousse.
*Pia* : *Tacca pinnatifida* ; famille des Taccacées, herbe dont la racine produit de la fécule servant à empeser.
*Poporo* : *Solanum fosteri*, morelle noire, comestible ; (*uporo* en langue marquisienne).
*Pupura* : pousse de canne à sucre.
*Raupa* : feuille.
*Taporo* : citron, citronnier.
*Taro-kape* : variété toxique de *taro* (tubercule) sauvage, qu'il faut faire cuire durant plusieurs jours.
*Tau* : semence.
*Ti* : *Cordyline fruticosa*, famille des Agavacées, sa racine sert à sucrer les aliments et à tatouer ; hei-ti : couronne de feuilles de *ti*, citronnelle.
*Toa* : canne à sucre ; *toa-vai* : jus de la canne à sucre.
*Toromiro* : *Sophora tetraptera*, toromiro.
*Tumu* : arbre fruitier.
*Tureme* : fourrage.
*Uhi* : *Discorea alata*, igname.

VERS 1 :
– Thomson : *Atua Matariri ; Ki ai Kiroto, Kia Taporo, Kapu te Poporo.*
– Métraux : *Atua-Matariri, ki ai ki roto, ki a te Poro, Ka pu te poporo.*
– Fischer : *Atua Mata riri, ki ‘ai ki roto ki ‘a Taporô : ka pu te poporo.*
– Bettocchi : *Atua, mata riri ! Ki a(r)iki i roto ? Ki a taporo. Ka pu te poporo !*

• Observation 1 : cette introduction implore l’indulgence de Dieu (car Ure-Vae-Iko est baptisé). “Si je lis cela, Dieu me verra et sera en colère.” Ce n’est pas le titre de la récitation. C’est seulement après cette expression que l’ancien commence la récitation, d’abord des idées générales, puis des explications sur les signes : “(Mes ancêtres) traçaient le citron (*taporo*) et la morelle (*poporo*).”

VERS 2 :
– Thomson : *Ahimahima Marao ; Ki ai Kiroto, Takihi Tupufema, Kapu te Kihikehi.*
– Métraux : *Himahima-marao. Ki aiki roto te Kihi-tupu-henua, ka pu te kihihi.*
– Fischer : *‘A Himuhimu Mâ Ra ‘u ki ‘ai ki roto ‘o te Kihi Tapu Henua ; ka pu te kihikihi.*
– Bettocchi : *Ahi, mahina, maro’a ! Ki a(r)iki i roto ? Ta ki-i (ou ta kihi) tapu henua. Ka pu te kihi-kihi.*

Traduction : “Ils gravaient le feu (*ahi*), la luminosité du soleil couchant (*ahi*), la lune (*mahina*), le lever des astres (*maro’a*) ; ils récitaient pour leur terre sacrée (*ki tapu henua*), pour les lichens (*kihi-kihi*). Ils ont gravé ce langage (*ta ki-i*).”

VERS 3 :
– Thomson : *Aoevai ; Ki ai Kiroto, Kava Kohe Koe Kapu te Koe.*
– Métraux : *A Oevai ki ai ki roto Kava-kohe-kohe, ka pu te kohe.*
– Fischer : *Kohe Vai ki’ai ki roto ‘o te Kihi Tupa Henua : ka pu te kohe.*
– Bettocchi : *Hao’e ! Vai ! Ki a(r)iki i roto. Kava, kohe-kohe ! Ka pu te kohe !*

Traduction : “Ils chantaient pour planter (*hao’e*), pour de l’eau (*vai*), pour que poussent les plants de pometia (*kava-ava*) ; ils ont gravé les fougères (*kohe*).”

VERS 4 :
– Thomson : *Matua anua ; Kia ai Kiroto, Kappipiri Haitau, Kapu te miro.*
– Métraux : *Matua-anua ki ai ki roto ki a Pipiri-hai-tau, ka pu te miro.*
– Fischer : *Atua Matu’a ki ‘ai ki roto ki ‘a Pipiri Hatu ‘â:ka pu te miro.*
– Bettocchi : *Matua-henua, Ki a(r)iki i roto, ki a pipiri, hau tau (ha) ka pu te miro.*

Traduction : “Pour la germination de terre-mère (*matua-henua*), pour l’union de tous (*haka-piri*) en temps de paix (*hau tau*), ils ont gravé (*ka pu*) les bois (*miro*) sacrés…” (4)

VERS 5 :
– Thomson : *Augingieai ; ki ai Kiroto, Kia Humutoti, Kapu te Maluta.*
– Métraux : *A Ngingi-e-ai ki ai ki roto ki a Humu-toti, ka pu te mahute.*
– Fischer : *‘A Ngingi Vai ki ‘ai ki roto ki ‘a Himu Toti : ka pu te mahute.*
– Bettocchi : *Angi-angi he ai, ki a(r)iki i roto, ki ai umu te ti ! Ka pu te mahute !*

Traduction : “… qui (sous-entendu les miros sacrés) contenaient leurs grandes connaissances (*angi-angi* : connaître, le mot doublé signifie l’emphase), pour faire pousser le *ti* qui sert dans *l’umu* (la racine du *ti* ou *Cordyline fructicosa* était utilisée pour sucrer le plat traditionnel appelé *umu*) ; ils ont gravé le mûrier à papier (*mahute*).”

VERS 6 :
– Thomson : *Hiti ; Ki ai Kiroto, Kia Heta Kapu te Ti.*
– Métraux : *He Ti ki ai ki roto ki a he Ta, ka pu te ti.*
– Fischer : *He, Ti ki ‘ai ki roto ki ‘a Himu Toti : ka pu te mahute.*
– Bettocchi : *Hei ti, ki a(r)iki, i roto, ki a he ta, ka pu te ti !*

Traduction : “Le *ti* servait pour les couronnes (*hei*) et pour l’écriture ancienne (*ki a he ta*) : ils ont gravé (*ka pu*) sur les feuilles de *ti* (*Cordylina fructiosa*).”

VERS 7 :
– Thomson : *Atura ; Ki ai Kiroto, Katei, Kapu te Monku Uta.*
– Métraux : *A Tura ki ai ki roto ki a Tei, ka pu te mauku-uta.*
– Fischer : *Ature ki ‘ai ki roto ki ‘a Pe’i : ka pu te mauku ‘uta.*
– Bettocchi : *Atua raa ! Ki a(r)iki i roto. Ka (haka) te hi’hi ! Ka pu te mauku uta.*

Traduction : “Pour que l’Esprit-soleil fertilise nos terres intérieures (*uta*), nos collines sous les rochers (*hi’hi*) ; ils ont écrit cela pour (sous entendu que poussent) les pâturages (*mauku*).”

VERS 8 :
– Thomson : *Ahan ; Ki ai Kiroto, Vava, ka pu te Tureme.*
– Métraux : *A Hau (or Heu) ki ai ki roto Vava, ka pu te tureme.*

(4) Les tablettes de la connaissance étaient appelées également *miro* (c’est la tablette C de Tepano Jaussen qui fut appelée ainsi). Pour rappel, le *miro* est le *Thespesia populnea*, bois de rose d’Océanie. Les cérémonies du rongorongo avaient lieu en temps de paix.

– Fischer : *'A Hau ki 'ai ki roto 'o Ava : ka pu te toremo.*
– Bettocchi : *A heu, Ki a(r)iki, i roto (Vava ?) Ka pu te tureme.*

Traduction : "Pour que pousse l'herbe des pâturages, ils ont gravé l'herbe (*tureme-heu*)."

• Observation 2 : *vava* est l'écho. S'agirait-il d'une répétition ou bien des termes *ava-ava*, beaucoup d'eau ? Ure-Vae-Iko demanderait-il à boire, comme il l'a fait lors des précédents chants ? Il semblerait que oui car il fait une pause. A partir du neuvième vers libre, Ure-Vae-Iko change ses rythmes. Il cite quelques faits historiques puis, observant une face de la tablette, l'ancien nous livre d'intéressantes citations en sémantique, c'est-à-dire qu'il décrit une assez grande quantité d'idéogrammes isolément ou en groupe. Nous allons constater qu'il va très loin...

VERS 9 :

– Thomson : *Ahekai ; Ki ai Kiroto, Hepeue, Kapu te Mataa.*
– Métraux : *A he Kai ki ai ki roto He Peue, ka pu te mataa.*
– Fischer : *'A Henga ki 'ai ki roto 'o Heke Hue : ka pu te mata,a.*
– Bettocchi : *Ahe kai, ki a(r)iki i roto- he pe ue - Ka pu te mata-a.*

Traduction : "Que se passe-t-il en soi-même (*ahe*, *i roto*) quand les humains tremblent de faim (*kai*, *pe ue*) ; il leur faut (*ki*) l'obsidienne (*mata* : arme, fétiche ; un morceau d'obsidienne conjure le sort)."

VERS 10 :

– Thomson : *Viri Koue, Ki ai Kiroto, Ariugarehe Uruharero, Kapu te Runa.*
– Métraux : *Viri-koue, ki ai ki roto Aringa-rehe-uru-arero, ka pu te rona.*
– Fischer : *Viri ko Hue ki 'ai ki roto 'o 'Aringa Reha Hue : ka pû te mata 'a.*
– Bettocchi : *Viri ko ue, Ki a(r)iki i roto, aringa rehe, ura hare roa, ka pu te rona.*

Traduction : "Quand les sculptures (*aringa, rona*) tombent (*haka viri*) et perdent leur force (*rehe*), il faut rentrer (*uru*) dans les maisons (*hare*) éloignées (*roa*) et creuser (*haka pu*) pour enfouir les statues (*rona*)."

• Observation 3 : Ure-Vae-Iko fait-il référence à *Hoa-haka-nana-ia* enfouie dans une maison et qui est partie avec Palmer en 1868, ou aux statues au pied du Rano Raraku ? Auraient-elles été enterrées par les hommes, lors des luttes tribales ? A partir du vers 11, il s'adresse aux esprits des anciens (c'est un rituel normal en Polynésie) et il se lance : il interprète timidement ce qu'il connaît de la petite tablette de Washington, puis continue son chant sur la nature. Ces expressions sont la preuve de la manière d'interpréter le rongorongo à son époque et font partie de la banque de données polynésienne. ("Nous avons perdu les connaissances des anciens mais nous nous souvenons de leur contenu.") Ure-Vae-Iko interprète de la même façon que Metoro : description physique des signes, possibles signifiés, informations sur la vie de l'époque.

VERS 11 :

–Thomson : *Atua Metua ; Ki ai Kiroto, Kariritunarai, Kapu te Niu.*
– Métraux : *Atua-Metua ki ai ki roto kia Riri-tuna-rai, ka pu te niu.*
– Fischer : *'Atua Matu'a ki 'ai ki roto ki 'a Riri Tuna Ra'e (or Riri Tu'u 'Arai ka pu te niu).*
– Bettocchi : *Atua-metua, kia a(r)iki i roto ! Kari-ri tu'u na rahi. Ka pû te Niu.*

Traduction : "Esprits de nos ancêtres (*atua metua*), continuons (*kia*) à louer les connaissances de nos *ariki* ! Voici deux incisions (*kari-kari*) à la verticale (*tu'u*) : ici (*na*), nos ancêtres ont tracé le palmier (*niu*)."

• Observation 4 : première appréhension en sémantique. Ure-Vae-Iko fait une description physique des signes de la tablette (vérifiables en Ra6 - item R, recto (a), 6$^{e}$ ligne, dans Barthel). Le palmier n'existait plus à Rapa Nui au temps d'Ure-Vae-Iko : ce dernier décrit un arbre pratiquement disparu autour de 1400.

VERS 12 :

– Thomson : *Atua Metua ; Ki ai Ki roto, Kite Vuhi o Atua, Kapu te Toromiro.*
– Métraux : *Atua-Metua ki ai ki roto ki te Vuhi-atua, ka pu te toro-miro.*
– Fischer : *'Atua Matu 'a ki 'ai ki roto ki te 'Uhi 'o Atue, ka pû te toromiro.*
– Bettocchi : *Atua, Metua, kia a(r)iki i roto, ki te uhi. Ka pu te toromiro.*

Traduction : "Esprits de nos ancêtres continuez à faire pousser les ignames (*uhi*) ; ils ont gravé l'arbre sacré *toromiro*."

• Obervation 5 : d'après Ure-Vae-Iko, des tablettes auraient donc été gravées dans le *miro* ou *Thespesia populnea*, le *toromiro* ou *Sophora toromiro* et le *marikuru* ou *Sapindus saponaria*, un résineux des îles Marquises. Les essais des élèves se faisaient sur les feuilles de *Cordyline fructicosa*, de *Broussonetia papyrifera* ou de bananier.

VERS 13 :

– Thomson : *Atua Metua ; Ki ai Ki roto, Tapuhavaoatua, Kapu te Moana.*
– Métraux : *Atua-Metua ; ki ai ki roto ki te Puhavao-atua, Ka pu te Moana.*
– Fischer : *'Atua Matu 'a ki 'ai ki roto 'o te Pu Hava 'o Atua, ka pu te moana.*
– Bettocchi : *Atua Metua, ki a(r)iki i roto, Ka pu a vai'o Atua, Ka pu te moana.*

Traduction : “Esprits de nos ancêtres, célébrons (*o’*) les sources (*vai :* eau douce) ; ils ont dessiné l’océan (*moana*).”

VERS 14 :

– Thomson : *A Heuru ; Ki ai Kiroto, Hetomu, Kapu te Marikuru.*
– Métraux : *A he Uru ki ai ki roto te Tumu, ka pu te marikuru.*
– Fischer : *‘A he Uru ki ‘ai ki roto ‘o he Tumu : ka pu te marikuru.*
– Bettocchi : *Ahe uru ? Ki a(r)iki i roto ? E tumu. Ka pu te marikuru.*

Traduction : “Comment (*ahe*) pénétrer (*uru, i roto*) la connaissance ancestrale (*ki*) ? Ce qui est tracé (il s’agit du rongorongo) dans le bois (*tumu haka pu*) de *marikuru* (*sapinus saponaria*) ?”

• Observation 6 : nous ne savons pas si des tablettes d’Hotu Matua étaient en *marikuru*, arbre des îles Marquises. Mais Ure-Vae-Iko connaît le nom d’un bois des terres lointaines ou du temps de ses ancêtres, le *marikuru*, qui n’existe pas à Rapa Nui à son époque. Le récitant utilise dans le rongorongo des mots anciens, venant de Hiva, en terre maori.

VERS 15 :

– Thomson : *A Taveke ; Ki ai Kiroto, Pouhutuhututerevaimangaro, Kapu te Veke.*
– Métraux : *A te Veke ki ai ki roto Pohuhutuhutu-tere-vai-mangaro, ka pu te veke.*
– Fischer : *‘A Tavake ki ‘ai ki roto ‘o Pou Hutuhutu Tere Vai Mangaro : ka pu te veke.*
– Bettocchi : *A ta ve-veke, ki ai ki roto, pohutu utu-utu, tere vai mangaro, ka pu te veke.*

Traduction : “C’est de l’intérieur (*i roto*) de la larve (*pohutu*) que sort la libellule adulte (*veveke*) qui court (*tere*) sur l’eau douce (*vai mangaro*). On a gravé la libellule.”

• Observation 7 : notons la tournure poétique pour dire que la connaissance peut apparaître à l’état de larve et puis c’est l’envol. Et Ure-Vae-Iko va prendre son envol. A partir du seizième vers, il va décrire les signes, en balayant du regard les sections de la tablette, en partant du bas, cherchant les signes qui l’inspirent. Parfois il en saute et le signale à Thomson. Je suis persuadée qu’il a la tablette sous les yeux. Une remarque : il décrypte de droite à gauche ou de gauche à droite. Ure-Vae-Iko commence avec cet humour exprimé dans ses autres récitations.

VERS 16 :

– Thomson : *A Hahamaea ; Ki ai Kiroto, Hohio, Ka pu te Takure.*
– Métraux : *A Hahamea ki ai ki roto Hohio, ka pu te takaure.*
– Fischer : *‘A Haha Me ‘a ki ‘ai ki roto ‘o ‘Ohio : ka pu te takaure.*
– Bettocchi : *E aha mee ? ki a(r)iki iroto?.O’hio o’ ka pu ? Te taka ? Ure ?*

Traduction : “Et quels (*E aha*) éléments (*mee* : choses) y a-t-il ici (*i roto*) ? Comment (*hio*) célébrer (*o* : la célébration) ce qui a été tracé dans le bois (*haka pu*) ? Des ronds (*taka*) ? Un pénis (*ure*) ? La descendance ? (*ure*) ?”

• Observation 8 : Ure-Vae-Iko poursuit dans l’art de la sémantique. Il dit à Thomson qu’un signe contient plusieurs signifiés par rapport à deux pictogrammes (ou signifiants) de Ra7 (item R, face a, 7$^{e}$ ligne).

VERS 17 :

–Thomson : *Aukia Ki ai Kiroto ; Moremanga, Kapu te Ngarava.*
– Métraux : *A Ukia ki ai ki roto More-manga, ka pu te ngarava.*
– Fischer : *‘A Pakia ki ‘ai ki roto ‘o Môri Manga : ka pu te ngau rava.*
– Bettocchi : *Au kia ? ki ai(r)ki i roto. More-manga ? Ka Pu te ngarara ?*

Traduction : en Ra7 “De même, ici (*au kia*) ? Une branche taillée (*more manga*) ? Ont-ils gravé une fourmi géante (*ngarara*) ?”

VERS 18 :

– Thomson : *Avia Moko ; Ki ai Kiroto, Viatea, Kapu te Kena.*
– Métraux : *Vie Moko ki ai ki roto kia Tea, ka pu te kena.*
– Fischer : *‘A Vi ‘e Moko ki ‘ai ki roto ‘o Vi’e tea : ka pu te kena.*
– Bettocchi : *A vai, a moko, ki a(r)iki i roto, vai tea, ka pu te kena.*

Traduction : “Ici de l’eau (*vai*) et un lézard (*moko*) et là, l’oiseau *kena* (oiseau marin).”

• Observation 9 : Ure-Vae-Iko décrit le début de la Ra5 puis revient en Ra7.

VERS 19 :

– Thomson : *Terehue ; Ki ai Kiroto, Viaraupa, Kapu te Kaupa.*
– Métraux : *Te Reheue ki ‘ai ki roto Vie Raupa ka pu te raupa.*
– Fischer : *Terehue (?) ki ‘ai ki roto ‘o Vie Raupa : ka pu te raupa.*
– Bettocchi : *Tere...ue, ki a(r)iki i roto. Vie, raupa, ka pu te raupa.*

Traduction : “Ici je passe ... (*tere* : esquiver). Voici une femme (*vie*) qui danse (ondulations : *ue-ue*) et une feuille (*raupa*). Ils ont tracé la feuille.”

• Observation 10 : en Ra7, la tablette laisse apparaître à cet endroit des traces d’usure. L’ancien

passe et décrit les signes visibles, puis revient en Ra5.

VERS 20 :

– Thomson : *A Heroe, Ki ai Kiroto, Unhipura, Mapu te Ro.*
– Métraux : *A he Roe ki ai ki roto Uuhipura (or Nuhepura), ka pu te roe.*
– Fischer : *Tereheue ki ‘ai ki roto ‘o ‘Uhi Pura : ka pu te roe.*
– Bettocchi : *A e roe ? Ki a(r)iki i roto. Uhi ? Pure ? Ka pu te roe.*

Traduction : “Est-ce (*a e*) une fourmi (*roe*) ou un coquillage (*pure*) ? Ici l’aiguille (*uhi*) qui a tracé la fourmi (*roe*).”

VERS 21 :

– Thomson : *Tahatoi ; Ki ai Kiroto, Kateapiairiroro, Kapu te To.*
– Métraux : *Te Hau ki ‘ai ki roto kia te Api-ai-raro, ka pu te toa.*
– Fischer : *Tahatahi ki ‘ai ki roto ki’a te Pia Iri Roro : ka pu te toa.*
– Bettocchi : *Taha tai ! Ki a(r)iki i roto - Kia te api ai i raro : Ka pu te toa.*

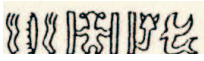
Traduction : “Ce qui s’observe sur la côte, au bord de la mer... (*taha tai*) et ici quelque chose de différent (*api* : nouveau) qui descend (*i raro* : mouvement de descente). Ils ont gravé la canne à sucre (*toa*).”

VERS 22 :

– Thomson : *Irapupue ; Ki ai Kiroto, Irakaka, Kapu te Pia.*
– Métraux : *Ira-pupue ki ai ki roto Ira-kaka, ka pu te pia.*
– Fischer : *‘Irâ papae ki ‘ai ki roto ‘o ‘irâ (ka) haka : ka pu te pia.*
– Bettocchi : *Ira pupura, ki a(r)iki i roto, ira haka… ka pu te pia.*

Traduction : “Oui, voici (*ira*) la bouture de canne à sucre (*pupura*) pour replanter (*kapu*) ; ou l’utilité (*haka*) du plant de *pia* (*Tacca pinnatifida* : racine colorante blanche qui fournit la colle ou l’amidon).”

• Observation 11 : en Ra5, Ure-Vae-Iko donne d’autres signifiés pour le même pictogramme, en fonction de ce qui précède ou de ce qui suit. Il est à noter que les couronnes de plumes étaient collées à l’aide de cet amidon.

VERS 23 : 

– Thomson : *Mangeongeo ; Ki ai Kiroto, Herakiraki Kapu te Kape.*
– Métraux : *Mangeongeo ki ai ki roto heRakarake, ka pu te kape.*
– Fischer : *Mângeongeo k ‘ai ki roto ‘o he Rakerake : ka pu te kape.*
– *Bettocchi : Mango-mango, ki a(r)iki i roto, era ki rangi. Ka pu te kape.*

Traduction : “Ici un gros requin (*mango* doublé, signifie l’emphase), là un mouvement (*ki*) vers le ciel (*rangi*) et comment planter (*haka pu*) le taro (*kape*).”

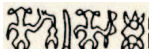
• Observation 12 : Ure-Vae-Iko couvre en sémantique, gauche-droite, droite gauche... la ligne Ra5. Il devient précis. Est-ce un hasard ? Nous retrouvons Metoro devant Jaussen quinze ans plus tôt à Tahiti, pour le ciel : ce petit triangle. Il est à noter que les Polynésins coupent un tubercule de taro en deux et le plantent ensuite.

VERS 24 :

– Thomson : *A Hen, Ki ai Kiroto Pana Kapu te Uue.*
– Métraux : *A Hue ki ai ki roto Pana, ka pu te hue.*
– Fischer : *‘A Heu ki ‘ai ki roto ‘o Paoa : ka pu te hue.*
– Bettocchi : *A hue. Ki a(r)i ki i roto. Pa... na ! Ka pu te hue...*

Traduction : “Voici (*a*) la calebasse (*hue*), comme (*pa*) (*na*) au-dessus ! Savoir planter la graine de calebasse (*hue*).”

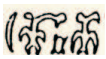
• Observation 13 : Ure-Vae-Iko décrit les mêmes gestes qu’au-dessus. Il a retourné la tablette et récite des pictogrammes de Ra4. Rappelons que dans tous ses chants, il ne prononce pas les “r” (comme *a’iki* pour *ariki* et ‘*ima* pour *rima,* au vers suivant).

VERS 25 : 

– Thomson : *Heima ; Ki ai Kiroto Kairui Kairui-Hakamarui, Ka pu te Raa*
– Métraux : *Hei Hima (He ima ?) ki ai ki roto kia Rui-haka-ma-rui, ka pu te raa.*
– Fischer : *Henua ki ‘ai ki roto ki ‘a Ruhi Hakamaruhi : ka pu te ra’a.*
– Bettocchi : *He (r)ima, ki a(r)iki i roto. Kai ruhi. Haka ma’a ruhi. Ka pu te raa.*

Traduction : “La main (*he rima*) qui prépare le poisson (*ma’a ruhi*) la nourriture (*kai*). Ici ils ont tracé la lumière (*raa).”*

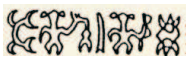
• Observation 14 : en Ra3, Ure-Vae-Iko propose pour ce quatrième pictogramme de droite un autre signifié : la lumière. Auparavant, en Ra7, vers 19, il avait interprété la feuille et en Ra3, vers 27, il interprète le feu. Toujours en fonction de ce qui précède ou ce qui suit.

VERS 26 : 

– Thomson : *Huruan ; Ki ai Kiroto Hiuaoio Kapu te moa.*
– Métraux : *Huru-au ki ai ki roto Hina-oio, ka pu te moa.*
– Fischer : *Huru ‘Ao ki ‘ai ki roto ‘o Hina O ‘io ‘i : ka pu te moa.*
– Bettocchi : *Huru honu ‘au-ki, a(r)iki i roto, Hina o’Hiro, ka pu te moa.*

Traduction : “Pareillement (*huru*) : ici je comprends (*‘au ki*) : *honu*, la tortue (la pleine lune), la célébration de la lune de Hiro ( *Hina o’Hiro* : nouvelle lune) et le tracé d’un oiseau (*moa*).”

• Observation 15 : dans les légendes polynésiennes le dieu Hiro, qui vit dans l’océan d’en bas (la mer) monte dans l’océan d’en haut (le ciel) où vit la déesse Hina et la féconde durant la nouvelle lune. L’ancien récite Ra3 à présent.

VERS 27 : 

– Thomson : *A Hikua : Ki ai Kiroto Hiuaoioi Kapu te Uruara.*
– Métraux : *A Hikua ki ai ki roto Hina-oio, ka pu te uraura.*
– Fischer : *‘A Hiku (kio) ‘e ki ‘ai ki roto ‘o Hina O ‘io’i : ka pu te huru ‘ao.*
– Bettocchi : *Ahi kura ! Ki a(r)iki i roto, Hina o’-Hiro, ka pu te ura-ura.*

Traduction : en Ra3 “Le feu (*ahi*) les plumes (*kura*)... les grosses langoustes (*ura-ura* mot doublé, tournure emphatique ou des langoustes, plusieurs) pêchées à la nouvelle lune…”

VERS 28 :

– Thomson : *Tingahae : Ki ai Kiroto Pararara-hikutea Kapu te Niuki.*
– Métraux : *Tingahae ki ai ki roto Pararara-ra-hiku-tea, ka pu te niuhi.*
– Fischer : *Te Ngahe ki ‘ai ki roto ‘o Pararahi Hiku Tea : ka pû te niûhi.*
– Bettocchi : *Tinga’i ahe ? ki a(r)iki i roto ! Parau ra-rahi. Kura te ta ! Ka pu te niu-hi.*

Traduction : en Ra3 “Serait-ce un poisson mort ? (*tinga’i ahe ?*). Non, il y a ici le savoir des *ariki* ! Ce sont des mots choisis (*parau rahi*) ! La belle écriture (*ta*) que celle d’un squale à tête ronde (*niu-hi* : coco-poisson).”

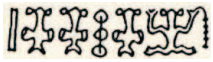
• Observation 16 : comme dans les chants précédents, Ure-Vae-Iko prouve qu’il a de l’humour.

VERS 29 :

– Thomson : *A Hikue : Ki ai Kiroto Hiuaoioi Kapu te Tabraha.*
– Métraux : *A Hikue ki ai ki roto Hina-oioi kapu te taoraha.*
– Fischer : *‘A Hiku (kio) ‘e ki ‘ai ki roto ‘o Hina O ‘io’i : ka pu te taoraha.*
– Bettocchi : *A hi-ku’e, ki a(r)iki i roto, Hina O’io ! Ka pu te taoraha.*

Traduction : “Selon la forme de la queue (*hi-ku*), ils ont peut-être gravé une baleine (*taoraha*).”

• Observation 17 : à partir des vers suivants, Ure-Vae-Iko, fatigué ou voulant gagner du temps, prononce des sons relevés par Salmon d’une manière on ne peut plus agglutinée... Des mots très longs difficiles à interpréter. L’ancien a précédemment utilisé “*ki a(r)iki i roto*”, “*ka pu*” et “*Hina o’Hi(r)o*” afin de maintenir la rime.

VERS 30 : 

– Thomson : *Tikitehatu : Ki ai Kiroto Hihohihoki-teturu Kapu te Paroko.*
– Métraux : *Tiki-te-hatu ki ai ki roto Hihohi-ho-ki-te-turu, ka pu te paroko.*
– Fischer : *Tiki te Hatu ki ‘ai ki roto ‘o Hikohiko te te Turu : ka pu te par ôko.*
– Bettocchi : *Te ki ! Te Atua, Ki a(r)iki i roto, hiko-hiko, ki te toru. Ka pu te poroko ?*

Traduction : en Ra3 “Esprits (*Atua*) donnez-moi la connaissance (*te ki*). Il y a dans la tablette (*i roto*)... la danse (*hiko-hiko* : sauts répétés) ainsi que le nombre trois (*toru*). Ont-ils gravé les *poroko* ? (petits poissons d’eau douce).”

VERS 31 :

– Thomson : *Tikiteatu : Ki ai Kiroto Hiuapopoia Kapu te Hiuakuhara.*
– Métraux : *Tiki-te-hatu ki ai ki roto Hina-popoia, ka pu te Hina-kauhara.*
– Fischer : *Tiki te Hatu ki ‘ai ki roto ‘o Hina Popo’i ‘â : ka pu te Hina to Hara (?).*
– Bettocchi : *Te ki ! Te Atua ! Ki a(r)iki i roto, Hina po-po... Ia ! ka pu te Hina-kuhane.*

Traduction : en Ra2 “Esprits ! Donnez-moi la connaissance ! Il y a la lune (*Hina*) avec des cercles (*po* répété : pluriel)... Oui ! Ils ont gravé l’âme (*kuhane*) de la lune (*hina*).”

VERS 32 :

– Thomson : *Tikiteatu : Ki ai Kiroto Maea Kapu te Heraherakitomea.*
– Métraux : *Tiki-te-ha tu ki ai ki roto Maea, ka pu te herahera-kiko-mea.*
– Fischer : *Tiki te Hatu ki ‘ai ki roto ‘o Mae ‘a : ka pu te herehere kiko mea.*
– Bettocchi : *Te ki ! Te Atua, Ki a(r)iki i roto ? Maea, ka pu te here-here kiko mea.*

Traduction : au début de Ra2, on retrouve les mêmes incantations que dans les vers précédents puis, après *i roto* "Ici la pierre ou l'obsidienne (*maea, here-here*) servant de couteau (ou de râpe) pour la viande rouge (*kiko mea*)."

VERS 33 :

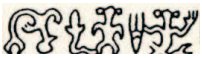
– Thomson : *Tikiteatu : Ki ai Kiroto Ruruatikitehatu Kapu te Teririkatea.*

– Métraux : *Tiki-te-ha tu ki ai ki roto Rurua-tiki-te-haut, ka pu te Ririkatea.*

– Fischer : *Tiki te Hatu ki 'ai ki roto 'o Ruru 'a Tiki te Hatu : ka pu te ririka tea.*

– Bettocchi : *Te ki ! Te Atua, Ki a(r)iki i roto ? Ruru ? Ate ? ka pu te riri ? Ka ate a.*

Traduction : en Ra2 "Mon Dieu (*Atua*) inspirez-moi (*te ki*, savoir) ! Qu'y a-t-il ici ? Des oiseaux marins (*ruru*), l'un chante (*ate*), l'autre a peur (*riri*). Celui-ci chante !"

VERS 34 : 

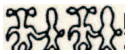
– Thomson : *Atimoterae : mea a mura i hiki te alu mo tunu o te ita, mo haugai it te ariiki.*

– Métraux : *E timo te raemea (amura he Ki te aro) mo tunu te ika, ma hangai i te ariki.*

– Fischer : *'A Timo te Ra'e Ma 'ea 'a Mura (?) 'i hiki te ahi mo tunu 'o te ika, mo hangai i te 'ariki.*

– Bettocchi : *A timo te rae, mee amu'a Ika te aro, mo tunu o te ika, mo hangai i te ariki.*

Traduction : en Ra2 "Le premier signe (*timo te rae*) a devant lui (*amu'a*), le poisson des Ika (tribu Ika) ; à ses côtés (*aro*) celui qui prépare (*tunu*) la nourriture destinée à l'*ariki*, celui qui le nourrit (*hangai*)."

VERS 35 : 

– Thomson : *Takoua : Ki ai Kiroto Tukouo, Kapu te Poopoo.*

– Métraux : *Takoua ki ai ki roto Tukouo, ka pu te poopoo.*

– Fischer : *Te Kôura ki ai ki roto 'o te Ko'iro : ka pu te po 'opo 'o.*

– Bettocchi : *Ta korua ? Ki ai(r)ki roto ? Ta korua, ka pu te poo-poo.*

Traduction : "Et vous (*korua*) ? Vous voici représentés (*ta* : écrits) avec vos deux poissons (*poopoo* : poisson pilote)."

• Observation 18 : Ure-Vae-Iko s'adresse virtuellement à deux autres Rapanui que nous retrouverons plus loin. Il plaisante. Il décrit toujours des signes de la ligne Ra2.

VERS 36 :

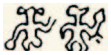
– Thomson : *E Toto te Efi no Kino no naroko no ngaoreno no nga tokutoko ruapapa.*

– Métraux : *E Toto te uhino kino no naroko no nga oreno, no nga tokotoko rua papa.*

– Fischer : *E tôtô te eki nô, kino nô, nga roki nô, nga renga nô, nga tokatoka ruapapa (nô).*

– Bettocchi : *E toto te uhi, no ki... no nga O'Rano. No nga toko-toko rua… papa...*

Traduction : en Ra2 "Ici du sang et l'aiguille à tatouer (*uhi*)... un groupe (*nga*) de la tribu de Rano (5) dont deux (*rua*) avec leurs bâtons (*toko-toko*) et un homme de la mer (*papa*)."

VERS 37 : 

– Thomson : *Epuoko te nuika nô tupa iti nô tupa nui.*

– Métraux : *E puoko te maika nô Tupa-iti nô Tupa nui.*

– Fischer : *E pu 'oko te maûku nô, tupa 'iti nô, tapu nui (nô).*

– Bettocchi : *E puoko te maika, no Tupa-iti, no Tupa-nui.*

Traduction : en Ra2 "Ici le chapeau (*puoko*) en forme de banane (*maika*), ce qui signifie (*no*) les gens des tribus Tupa (*Tupa-Hotu*), la petite (*iti*) et la grande (*nui*).

VERS 38 :

– Thomson : *Uku Ki ai Ki roto, Karori Kapu te Ngaatu.*

– Métraux : *Uku ki ai ki roto kia Rori, ka pu te ngaatu.*

– Fischer : *Uku ki 'ai ki roto ki 'a Rori : ka pu te nga 'atu.*

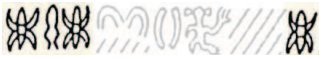
– Bettocchi : *Uku, ki Ki ai(r)ki roto, ka rori ! Ka pu te ngaatu.*

Traduction : "*Uku* est la conversion, le changement. Changement dit Ure-Vae-Iko, tournons la tablette ! (*ka rori*) Voici le tracé de joncs de totora (*ngaatu*) !"

• Observation 19 : Ure-Vae-Iko est en effet au début de Ra1. Notons que, tout le long de la récitation et à partir du moment où il se met à interpréter la tablette, il commence par Ra8 pour finir en Ra1. De bas en haut. Une leçon pour nous les Occidentaux qui lisons du haut vers le bas.

(5) Il parle des ancêtres de Joanne Rano (père de Juan Tepano), maître tatoueur, gardien de l'eau douce, qui vivait au Rano Raraku.

VERS 39 :
– Thomson : *Kuhikia Ki ai Kiroto Taurari, Kapu to Ngaatu.*
– Métraux : *Kuhikia ki ai ki roto Taurari, ka pu te ngaatu.*
– Fischer : *Ruri Kia ki ‘ai ki roto ‘o tou Rori : ka pu te nga ‘atu.*
– Bettocchi : *(Ka) uhi kia... Ki a(r)iki i roto ? Tau rahi ! Ka pu te ngaatu...*
Traduction : “Et qu’a continué (*kia*) à faire la pointe (*uhi* : aiguille à tracer) ? Quelque chose de très beau (*tau rahi*). Les plants de *totora* (*ngaatu*) et...”
• Observation 20 : Ure-Vae-Iko prend son temps car la lecture est difficile en raison de la cassure et de l’usure apparente de la tablette. Il devine la forme des tracés mais il va se surpasser.

VERS 40 : 
– Thomson : *Kuhikia Ki ai Kiroto Ruperoa Kapu to Turi.*
– Métraux : *Kuhikia ki ai ki roto Rupe-roa, kapu te turi.*
– Fischer : *Ruhi Kia ki ‘ai ki roto ‘o Pure Roa : ka pu te ature.*
– Bettocchi : *Ka uhi kia... Ki aiki i roto, rua e roa, ka pu te toru.*
Traduction : “Qu’a donc tracé la pointe, ensuite ? Deux grands (*rua e roa*) et un peu plus loin on a tracé le troisième (*toru*)…”
• Observation 21 : en Ra1 Ure-Vae-Iko interprète les signes et connaît la valeur de son patrimoine ; il intègre les nombres et continue à valoriser son écriture.

VERS 41 :
– Thomson : *Taaria Ki ai Kiroto Taaria, Kapu te Taueehu.*
– Métraux : *Taaria ki ai ki roto Taaria, ka pu te tau-eehu.*
– Fischer : *Taaria (?) ki ‘ai ki roto ‘o Taaria : ka pu te tua ‘o ehu.*
– Bettocchi : *Ta ari(k)i ia ! ki a(r)iki i roto. Ka pu te ta(h)ua’e hou’e.*
Traduction : “C’est une écriture (*ta*) royale ! Oui celle des *ariki* ! Tracée (*ka pu*) et chantée (*he, hou’e*) par les sages (*tahua, taua*).”

VERS 42 :
– Thomson : *Haiuge Ki ai Kiroto hatukuti, Ka pu te Evea.*
– Métraux : *Hainge (?) ki ai ki roto Hatukuti, ka pu te evea.*
– Fischer : *Ha ‘inga ki ‘ai ki roto ‘o Hatuke Ti : ka pû te evea.*
– Bettocchi : *Ahi nga ! Ki a(r)iki i roto, haka tuku, ti - Ka pu te (evea ?).*
Traduction : “Le feu (*ahi*), un groupe (*nga*) la pêche au filet (*haka tuku*), la plante de *ti* (plante, feuille et racine).”
• Observation 22 : en Ra1 Ure-Vae-Iko ne peut plus interpréter la tablette en raison de l’usure. Il interpelle alors d’autres Rapanui présents, ce sont probablement les porteurs de Thomson.

VERS 43 :
– Thomson : *Pauaroroko Ki ai Kiroto Hakukuti, Kapu te Taerongoveteve.*
– Métraux : *Pauaroroko ki ai ki roto Hakukuti, ka pu te tae-rongo-veteve.*
– Fischer : *Pâroko ki ‘ai ki roto ‘o Hatuke Ti : ka pu ta ‘erongo vevete.*
– Bettocchi : *Paua, Roroko ! Ki a(r)iki i roto ? Haka tu ( ku ti ? ) ! Ka pu te taerongo ? Vete-vete ?*
Traduction : “Paua (Paoa) Roroko (Rirororoko) (6) ? Qu’y a-t-il dans la tablette ? Levez-vous ! Qui veut désobéir (*taerongo*) ? Toi Vete-vete ?”
• Observation 23 : il s’agit d’oser enfreindre les tabous. L’obéissance à la nouvelle religion. Les tablettes étaient dangereuses pour le repos de leur âme.

VERS 44 :
– Thomson : *Hiuitirerire Ki ai Kiroto Kanohotata-taporo Kapu te Roporo.*
– Métraux : *Hini-rere-rere ki ai ki roto Kano-ho-tata-poro, ka pu te poporo.*
– Fischer : *Niûhi ritorito ki ‘ai ki roto ki ‘a Nohu, Tâtâ, Taporô : ka pu te poporo.*
– Bettocchi : *Hiu iti ? Rere-rere. Ki a(r)iki i roto ? Ka noho ? Ta... ta... poro ? Ka pu te poporo ?*
Traduction : “Serait-ce de petites (*iti*) larves (*hiu*) ce qu’il y a ici ? (humour)... (Quelqu’un qui prend) une posture (*ka noho*) ? Des citronniers (*taporo*) ? Des morelles (*poporo*) ? Passons (*rere-rere*) !”

VERS 45 :
– Thomson : *Numia a Tangaire Turuhirohero te toto o te o korare*
– Métraux : *Numia a Tangaire turu herohero te toto o te o kavare.*
– Fischer : *Nunui ‘â ‘a tangi ‘irâ : turu herohero te tôtô ‘o te o’o kovare.*
– Bettocchi : *Nuna’a tanga... ira toru. O Hiro, Hero te toto, o’te o’.*
Traduction : en Ra1 “Un groupe (*nuna’a*) d’hommes (*tanga*) ici (*ira*). Et même le nombre trois

(6) Comme dans les notes de Monseigneur Tepano Jaussen, Paoa se disait Paoua ou Paua, Rirororoko se disait Roroko (les noms ont beaucoup changé avec l’écriture de l’état civil).

(*toru*) ! Célébrons (*o*) Hiro, rouge (*hero*) comme le sang (*toto*).” (7)

VERS 46 :

– Thomson : *Kamau te Korare taratara te Korare.*
– Métraux : *Ka mau te kovare, taratara te kovare.*
– Fischer : *Ka mau te kovare, taratara te kovare.*
– Bettocchi : *Ka-mau ! Te kora’e ! ta ra, ta ra te kora’e.*

Traduction : en Ra1 “Approchez-vous (*haka mau*) ! Ici le front (*kora’e*). L’écriture (il répète *ta*) signifie porter au front.”

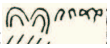
VERS 47 :

– Thomson : *Turuki te Ua Maanau Manavai roa.*
– Métraux : *Turu ki te ua manau (?) manavai roa.*
– Fischer : *Turi ki te u ‘a ma â ‘ua’u : ma’u, avai, roau.*
– Bettocchi : *Turu ki te ua... Mana’u manavai roa...*

Traduction : en Ra1 “Une gouttière (*turu*) pour la pluie (*ua*)... J’ai un trou de mémoire (*manau*) grand (*roa*) comme un *manavai* (*manavai* : surface d’une grotte, entourée de pierres, réservée aux plantations) !”

• Observation 24 : l’ancien est épuisé mais continue avec une expression pleine d’humour. Il va conclure en restituant l’usage de certaines tablettes et des mots des rituels...



VERS 48 : 

– Thomson : *Kaunuku raituahea anakihorou eaa e to e tua tanu to tana moko eaha Uaugai e to e ufi e Kumara.*
– Métraux : *Ruanuka (raituahe a ana kihorou eaa e toe tua tanu to tana moko) eaha hangai e toe e uhi, e kumara.*
– Fischer : *Ka una kura ‘i tu’a ; he ‘a ‘anu ki horou ; e a ‘a ; e toe tu ‘a ; tanu to ta’ana moko ‘e aha nangi ; e toe ‘uhi, e kumara....*
– Bettocchi : *Kau-Nuku, rahí ta(h)ua ! Eha ? Ana ki’o rua. Eha-a te o’ e’ taua, tanu no Tanga Moko, e aha ? Hangai, e toa e toa, uhi e kumara…*

Traduction : en Ra1 “Illustre Nuku (*Kau-Nuku* : Nuku fut un fils d’Hotu Matua. N.D.A.) grand sage (*rahi taua*). Quelles connaissances, quelles célébrations nous avez-vous transmises (*ki’o*) ? Ces deux courbes ? Est-ce deux cavernes ? Et que célébraient (*o' e'*) oui, les *taua* lors de (*to*) l'inhumation (*tanu*) d'un Homme-lézard ? Que ses ancêtres nous ont donné de quoi nous nourrir (*hangai*) et de la canne à sucre (*toa*) et des ignames (*uhi*) et des patates douces (*kumara*)…”

• Observation 25 : *Tangata* - ou *tanga-moko* - ou *momoko* - signifie la caractéristique d’une ethnie à Rapa Nui. Et Ure-Vae-Iko termine en posant tout le problème sémantique du grand rongorongo et de ses mystères, après s’être livré à une interprétation de certaines sections de la tablette selon ses propres perceptions et les connaissances de l’époque. Dans ce dernier vers il évoque l’usage des tablettes au cours des rites funéraires et comment on louait le règne d’un *ariki* au cours de ses funérailles.

Tous les chants de l’ancien fournissent des informations en ethnolinguistique, l’orthographe des vers étudiés ci-dessus pouvant être perfectionnée (notamment pour les accents) et les traductions vérifiées par l’étude lexicale publiée sur mon site www.rongo-rongo.com. Une dernière information est contenue dans le vers 48 : l’écriture de la petite tablette de Washington (item R) serait apparentée à celle des *tangata hanau-momoko*, l’un des deux groupes ethniques rapanui. Il reste aux archéologues à découvrir si le site d’Ana-kena, là où vivaient les Miru, était peuplé par les *hanau-momoko* (nés grands et élancés comme le lézard) ou par les *hanau-eepe* (petits et trapus). Je pencherais pour la première hypothèse car une pierre taillée de l’ahu Nau-nau à Ana-kena porte, sculpté, l’un des symboles des Miru : un énorme lézard.

*Figure 3. Lézard sculpté sur une pierre de l’ahu Nau-nau à Ana-kena.*

Ure-Vae-Iko récita devant les photos d’autres tablettes : il fut dénigré par les chercheurs durant 120 ans (8). Mais les lépreux honorèrent sa mémoire dans leurs manuscrits, dont celui d’Esteban

(7) Il s’agit de la rouge Bételgeuse dans la constellation d’Orion.

(8) Cobo de la Maza, Camillo, « Interioridad Rapanui », Universidad de las Americas (2007) a recopié dans Thomson (1891) le chant *Atua mata riri* comme traduction de l’item R par Salmon, et ajoute une traduction tout autant fantaisiste pour l’item H, soit la petite tablette de Santiago. Le traducteur des années 80 fut Charlin Ojeda (non publié). Le tableau des tablettes dans le monde de Cobo de la Maza en compte 29 ! La banque de données du Chilien a donc besoin d’être mise à jour…

Atan (9), commencé par Gabriel Veri-Veri, au nom de son grand-père Tomenika Vaka-Pate et de son oncle Ure-Vae-Iko, tous deux témoins du règne de l'*ariki* Nga-Ara. Honorer les anciens est une coutume profondément ancrée dans la culture polynésienne qui réservait dans son calendrier lunaire, à la lune descendante, une nuit, appelée *o'metua* (célébration des pères). Les Rapanui du temps présent ont toujours honoré Ure-Vae-Iko. Il n'eut pas d'enfants mais de nombreux neveux et nièces. Clemente Hereveri Teao, anthropologue rapanui, avant qu'il ne nous quitte en décembre 2007, m'avait aidée à restructurer ce texte, qui fut initialement présenté à la 6e conférence Rapa Nui et Pacifique (10). Ce fut un grand honneur que de communiquer avec cet homme sage et instruit, défenseur de tous les peuples indigènes.

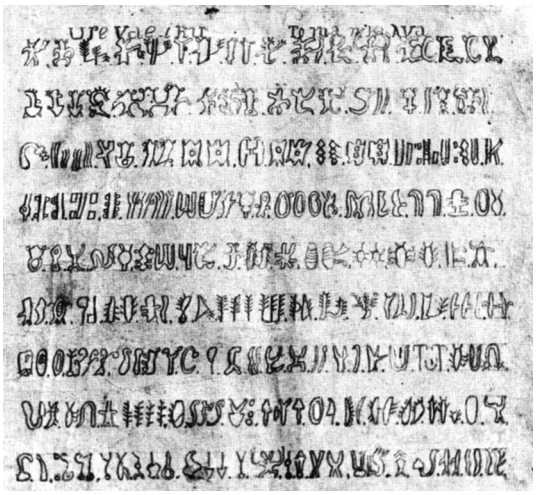


*Figure 4. Le manuscrit d'Esteban Atan.*

*Figure 5. La petite tablette de Washington, appelée à tort "Dieu en colère, me voit".*

(9) Pour rappel, le manuscrit d'Esteban Atan fut écrit par le lépreux Gabriel Veri-Veri et contient des signes rongorongo avec leurs significations, des contes de la tradition orale et de l'astronomie.

(10) Le texte *Atua mata riri*, restructuré, a dès 2004 remis en question les conclusions de Steven Fischer sur le bâton de Santiago, item I (Fischer 1997). Il est à noter que les éditeurs des actes de la 6e conférence de Reñaca, organisée en 2004 par la Easter Island Foundation et l'Université de Valparaiso (Christopher M. Stevenson, José Miguel Ramírez Aliaga, Francis J. Morin et Norma Barbacci) ne jugèrent pas utile de publier dans « The Renaca Papers, VI international conference of Rapanui and Pacific» ce travail qui aide à comprendre la banque de donnée polynésienne sur le rongorongo de la fin du XIXe siècle.

# V. LE BÂTON DU MAÎTRE DES SIGNES

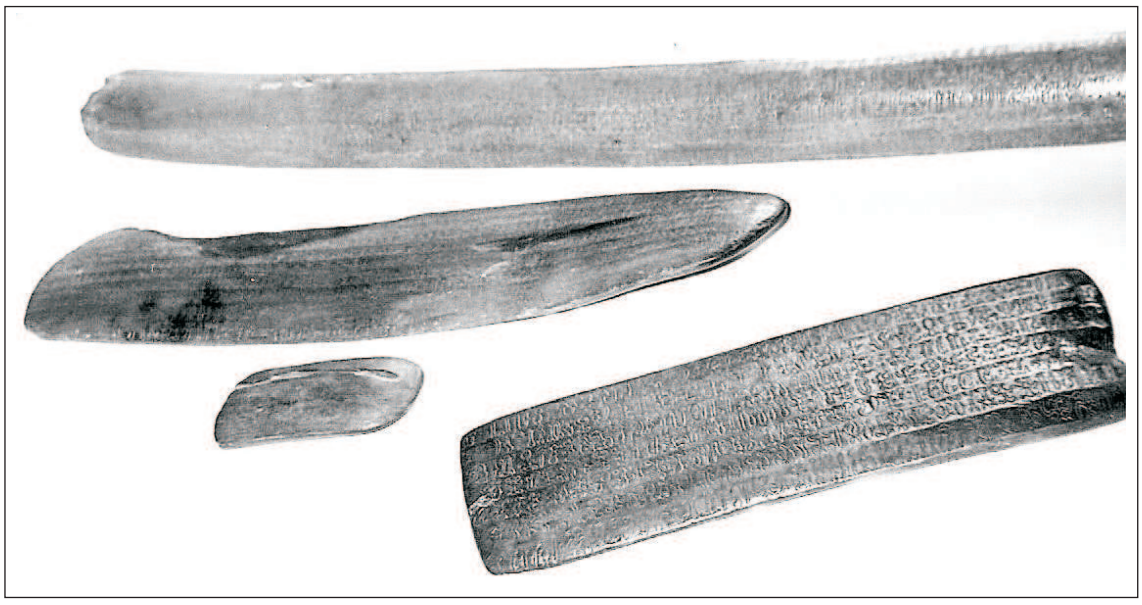
**Résumé :** Les 11, 12 et 13 novembre 2008, Lorena Bettocchi a obtenu l'autorisation d'examiner des objets rongorongo au Museo Nacional de Historia Natural (MNHN) de Santiago du Chili. Elle était assistée par l'archéologue Nuriluz Hermosilla, professeur à l'université du Chili, ainsi que de Nieves Acevedo et Miguel Angel Azocar, conservateurs du musée. Cet examen a donné lieu à de nouvelles découvertes, principalement à propos de l'objet rongorongo le plus prestigieux : un bâton de maître, plus connu sous l'appellation de bâton de Santiago. Elles remettent en question les conclusions de deux grands scientifiques spécialistes du rongorongo : Thomas Barthel et Steven Fischer.
**Mots-clés :** bâton de Santiago, boustrophédon, épigraphie, item I, Nga-Ara.

*« Nous savons que Hotu Matua emporta 67 tablettes de Hiva et que les premiers* maori kohau rongorongo *vinrent avec lui. »* (Récit recueilli par le père Sébastien Englert)

Au XIX[e] siècle, le dernier héritier de ce bâton fut probablement le roi Nga-Ara, initié en écritures. A la suite de luttes tribales, il fut renversé et obligé de s'enfuir. Cet épisode marqua la fin des fêtes annuelles du rongorongo à Ana-kena. Après la mort du roi, cet objet a subi bien des outrages, illustrant l'abîme dans lequel était tombé une partie du patrimoine immatériel rapanui. Nous n'avons que peu de documents relatifs aux objets pascuans qui appartiennent au MNHN de Santiago, sinon les premiers écrits du capitaine Ignacio Gana (Gana I. & T.G. Bates, 1870), qui a fait partie du premier voyage à l'île de Pâques de la corvette chilienne O'Higgins, avec aux commandes le capitaine José Anacleto Goñi. La corvette séjourne à Rapa Nui du 22 au 29 janvier 1870. Les officiers reçoivent trois tablettes de la part des missionnaires. Nous avons perdu la trace de l'une d'entre elles, réservée à la France. Onésime Dutrou-Bornier, ayant besoin de materiel, fait du troc avec un objet surprenant : un bâton qu'il dit avoir obtenu d'un chef. Durant les deux premières années, les objets gravés d'anciennes écritures sont conservés par la marine chilienne. En 1872, les deux tablettes sont présentées à l'étude de Rodulfo Armando Philippi, scientifique d'origine allemande, docteur en médecine et professeur d'histoire naturelle à l'Instituto Nacional de Chile. Plus tard, on lui présente le bâton de maître. Homme brillant en arts et sciences, Rodulfo Philippi, conservateur du patrimoine du musée national de Santiago, rédige les premières publications sur les objets rongorongo de l'île de Pâques, dans les annales de l'université du Chili (Philippi, 1873-1875). Il réalise égale-



*Figure 1. De haut en bas et de droite à gauche : le bâton de Santiago (item I), la grande tablette de Santiago (item H), la tablette du Poike (item Z) et la petite tablette de Santiago (item G).*



ment les premiers moulages en plâtre et les envoie en Europe. En 1876, Philippi réussit le transfert de tout le patrimoine anthropologique dans un autre établissement, le MNHN, sis rue de la Quinta Normal, à Santiago. Les objets rongorongo deviennent officiellement la propriété de ce musée, et le sont restés depuis cette date.

## Quand histoire et archéologie se rencontrent.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, une précision indispensable au sujet de notre vocabulaire en épigraphie aidera le lecteur : l'ancienne écriture rongorongo s'observe toujours en "boustrophédon à inversion alternée" quand il y a plusieurs lignes. C'est-à-dire que le maître grave la première ligne (nous supposons qu'il commence par le bas de l'objet), le tourne ensuite et grave la ligne suivante, chaque signe anthropomorphe "tête contre tête" ou "pied contre pied" comme nous pouvons l'observer sur les figures 2 et 6. Les maîtres, les prêtres initiés s'appelaient *maori rongorongo* (maîtres de la grande étude, du grand message maori).

*Figure 2. L'ancienne écriture boustrophédon de l'île de Pâques sur la partie centrale du bâton de Santiago.*

L'objectif principal de l'étude du bâton de Santiago, était de répondre aux questions suivantes : a) dans quel sens écrivait-on autrefois le rongorongo (de gauche à droite ou de droite à gauche, de bas en haut ou de haut en bas) ? b) par où donc le maître des signes avait-il commencé à graver une des plus belles pièces du « Corpus Inscriptionum Paschalis Insulae » étant donné les discussions entre deux chercheurs : Jacques Guy et Steven Fischer ? A l'issue de cette étude de novembre 2008, les objectifs ont été atteints au-delà de nos espérances : l'archéologie a croisé l'histoire et les observations épigraphiques effectuées sur la copie du bâton, en novembre 2007, ont été confirmées.

Au fil des années, durant mes études sur la banque de données rongorongo et en voyant la copie de

*Figure 3. Détail du bâton de Santiago présentant des traces de combustion à son extrémité 2.*

résine du Dr Cea Egaña à Coquimbo (Chili), en novembre 2007, j'avais constaté que pour le bâton de Santiago (item I), l'Allemand Thomas Barthel et le Nord-Américain Steven Fischer s'étaient considérablement éloignés des observations publiées par Rodulfo Philippi en 1875, dans les Annales de la Universidad de Chile. Les deux scientifiques s'étaient attelés à un énorme travail : celui d'établir le « Corpus Inscriptionium Paschalis Insulae ». De 1953 à 1958, Barthel s'était procuré seul ou avec l'aide de collègues, des photos, des calques, des dessins de chacune des vingt-quatre antiquités qui appartenaient à différents musées du monde. Trente ans plus tard, en janvier 1993, Steven Fischer est venu au musée de Santiago étudier *in situ* les quatre items rongorongo et est reparti en Nouvelle-Zélande, où il réside, avec une copie de résine. Par la suite, il a publié, selon une opinion personnelle, le premier répertoire des différents objets avec les trois écritures de l'île de Pâques. Malheureusement, certains objets ont été classés *"undeterminate or spurious"* (indéterminé ou faux) sans étude préalable (1995, pp.177-180). Barthel et Fischer ont constaté quelque chose de particulier à propos du bâton de Santiago, mais ils ont raisonné d'une manière totalement différente par rapport à la logique de Rodulfo Philippi, lequel a eu largement le temps d'observer et de dessiner l'objet, puisqu'il était conservateur du MNHN. Ils ont totalement occulté une information que Philippi nous avait fournie : que les dernières lignes du bâton comportaient un aller-retour boustrophédon, soit deux sections plus courtes que les autres lignes, et qu'une petite section non boustrophédon terminait la douzième ligne. Thomas Barthel a fait un croquis du bâton et l'a publié dans un répertoire ayant pour titre « Zeinlenschema für Schriftdenkmäler F-O » (1958 pp. 23, 24-322). Comme nous pouvons le constater (figure 4), la douzième ligne, selon lui et les chercheurs qui ont suivi, restait inachevée. En 2006, j'ai interrogé les archéologues rapanui : pourquoi cette ligne inachevée ? Le

maître était-il mort subitement ? Les luttes tribales avaient-elles fait cesser l'activité des maori rongorongo ? Ces questions restèrent en suspens.

Je tenais à vérifier d'autres paramètres : le scientifique allemand ayant repris un à un les signes de chacune des lignes et, dessinant la treizième ligne (I-13, figure 5) avait totalement "oublié" qu'elle se prolongeait d'une section de trente-neuf signes non boustrophédon par rapport à la ligne contiguë. Il avait ensuite terminé avec la quatorzième ligne qui, en réalité, est la ligne gravée antérieurement par le maori rongorongo. Barthel était à l'époque professeur à l'université de Hambourg et sans doute avait-il observé un moulage de plâtre de mauvaise qualité. Il recopia le bâton manuellement en s'aidant des calques que l'anthropologue argentin José Imbelloni lui avait envoyés. Tous deux entretenaient une correspondance très suivie consultable dans les « Archivos de la Isla de Pas-

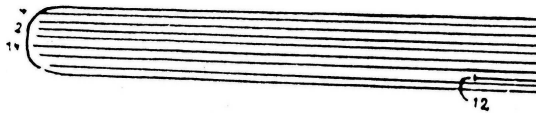
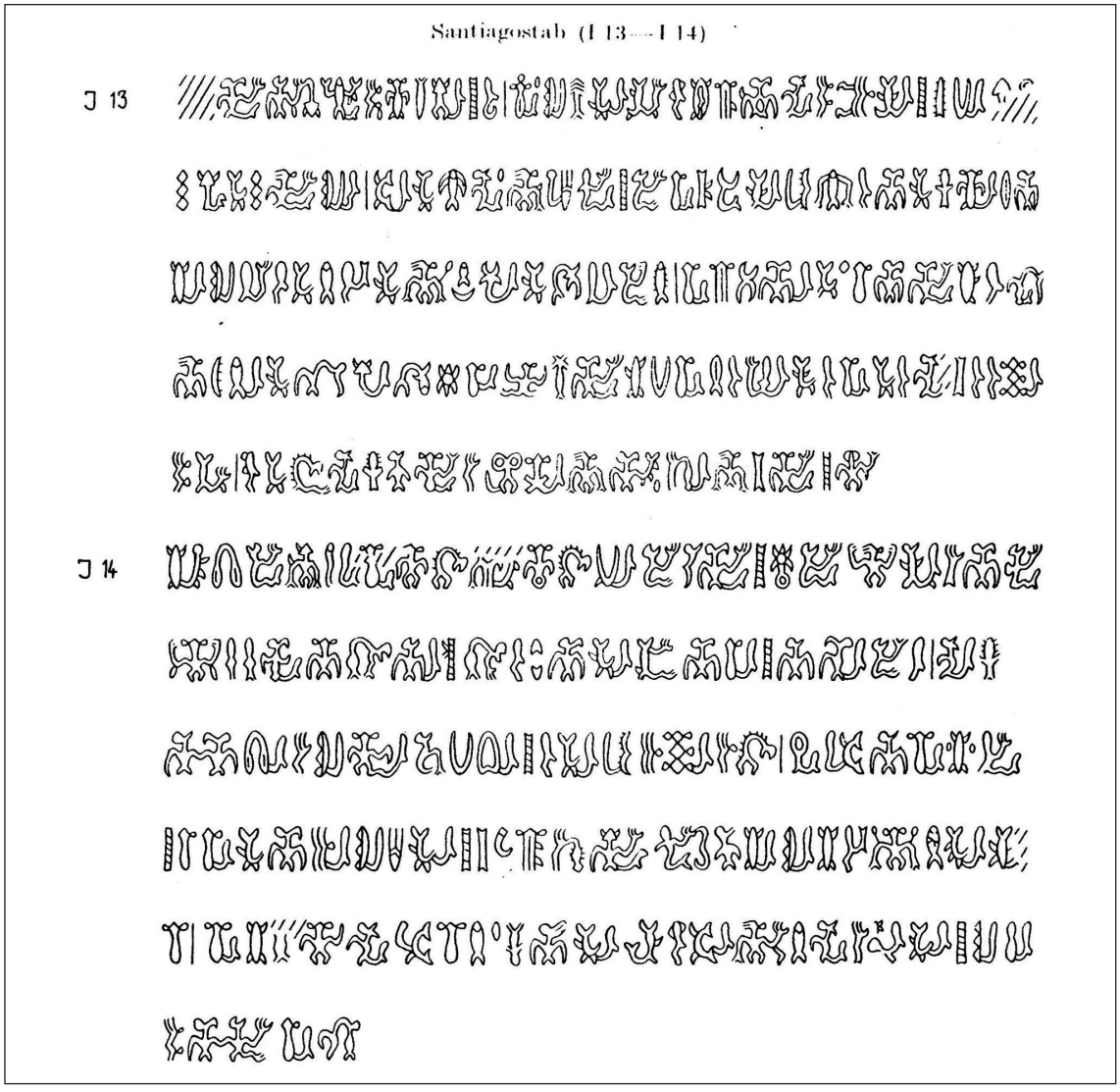


*Figure 4. Le bâton de Santiago : détail du croquis de Thomas Barthel.*

*Figure 5. Répertoire de Thomas Barthel, "Santiagostab" (bâton de Santiago), lignes I-13 et I-14.*



cua, Vol. 1950-1960 », de l'université de Buenos Aires. La publication de Barthel se fit en Allemagne en 1958, avant qu'il n'ait eu le temps de venir faire ses vérifications au musée de Santiago du Chili. Si Barthel avait tenu le prestigieux objet dans ses mains, ou s'il l'avait posé sur une table comme nous les fîmes, il l'aurait dessiné tout autrement et sans aucune erreur, car Thomas Barthel fut pour le restant de son œuvre, un homme honnête et rigoureux.

Sur les traces de Barthel, Steven Fischer est resté deux jours au musée de Santiago pour observer les objets. Il a noté que le bâton présentait treize lignes complètes plus une quatorzième gravée aux deux tiers de sa longueur. Grâce à sa copie de résine, il a révisé chacun des signes, a fait les corrections nécessaires en épigraphie et a publié le tout. Le Nord-Américain a changé la codification du « Corpus Inscriptionum Paschalis Insulae » (1997, pp.177-179), ainsi que l'ordre des lignes de Barthel (pp. 451-454) et, par la même occasion, a bouleversé le répertoire classique des signes de l'item I. Il a considéré que la ligne la plus courte avait été tracée par le maître au tout début de son ouvrage, car celle-ci contenait un grand nombre de symboles phalliques, expression la plus importante dans la culture rapanui. Il a codifié cette première ligne RR10-1 ("RongoRongo-10" étant le code Fischer du bâton de Santiago). Ensuite il a tracé la deuxième ligne (RR10-2) et tout comme Barthel, Fischer a complètement "oublié" les trente-neuf signes qui, à la fin, se présentent non boustrophédon par rapport à la ligne contiguë. Sept années plus tard, une discussion a été provoquée par Jacques Guy qui a remis en cause le choix de Steven Fischer, choix pourtant expliqué dans son livre « Rongorongo » (1997, pp. 456-457). "Quel est donc le début du bâton de Santiago ?" Jacques Guy, avec cette question ironique en titre de l'article, a jeté un sérieux doute sur les conclusions de son collègue nord-américain et ce, sans aucun ménagement. Steven Fischer lui a répondu, explicitant les raisons de son choix. Les critiques de Jacques Guy n'ont apporté aucune solution. Il ne s'est pas déplacé à Santiago du Chili afin d'étudier l'objet. Les arguments des deux chercheurs sont repris dans « Where does the Santiago Staff begin ? » (Guy, 2004b, p. 43) et « Answer to Jacques Guy » (Fischer, 2004, p. 44).

En fait, Fischer s'était appuyé sur les rapides observations du capitaine Gana qui réceptionna les objets en 1870 et qui constata que la culture rapanui portait sur les légendes, la cosmogonie, la création. Ensuite les sottises d'Alexandre Paea Salmon, dans Thomson (1891), sa traduction des chants d'Ure-Vae-Iko dont le chant *Atua mata riri* ("Dieu en colère, me voit") ont confirmé un choix qu'il a jugé logique. Dans le sillage de Thomson (1886, édité en 1891), Alfred Métraux (1940) avait à son tour tenté une traduction et trouvé dans les quarante-huit vers des copulations entre dieux n'existant pas dans la culture rapanui ! Steven Fischer avait cru bon de poursuivre dans ce sens (*Atua mata riri* dans Fischer, 1997). C'est ainsi que, rapprochant les conclusions de Barthel sur le signe 076 repérable en figure 14, premier signe, les deux hommes l'interprétant comme un symbole phallique, et ayant calculé ses fréquences dans une ligne bien déterminée du bâton, Fischer a choisi cette ligne comme première ligne de l'ouvrage du maître en écriture. A la sortie de son livre « Rongorongo », l'auteur fut critiqué par des archéologues et des journalistes français et rejeté par la communauté polynésienne. En revanche, il fut toujours soutenu par la direction de l'Easter Island Foundation qui édite le *Rapa Nui Journal*, Steven Fischer étant l'un des correcteurs des articles de la revue. (Il est à noter qu'en 2008, il a réaffirmé sa théorie selon laquelle les Rapanui ont inventé l'écriture rongorongo *après* la visite de Gonzales de Haedo en 1770.)

J'ai pris contact avec Steven Fischer en 1998, mais ce n'est qu'en 2004 que j'ai pu apporter la preuve que les copulations du chant *Atua mata riri* n'existaient pas (6e Conférence Rapa Nui et Pacifique, Reñaca, 2004). Les Rapanui actuels, qui sont allés étudier dans les facultés, assistaient à la conférence, déjà éditée sur le web à l'adresse : www.rongo-rongo.com. Ils eurent rapidement en mains tous les arguments pour ne plus valider l'étude de Steven Fischer sur le bâton de Santiago, car l'ancien Ure-Vae-Iko avait récité un chant de la création mais tout au long des quarante-huit vers, il avait décrit différentes sections d'une petite tablette que Thomson venait d'acquérir. Le prestigieux objet du MNHN, le bâton du maître des signes, lorsqu'on l'a tenu entre ses doigts gantés, lorsqu'il a été observé par une archéologue expérimentée, présente d'autres informations. A l'évidence, il n'avait pas été gravé comme les autres objets du corpus. Il ne pouvait être mis en relation avec la petite tablette de Washington que sur divers points : la beauté ou la hauteur de ses glyphes et la violence avec laquelle il avait été traité. Pour avancer en épigraphie, il fallait donc réétudier la banque de données du scientifique chilien Rodulfo Philippi, vérifier le pourquoi de cette ligne en aller-retour aux deux-tiers de l'objet, et l'existence de cette section non boustrophédon (Philippi, 1875, planche A, figures 6-10).

## Les observations archéologiques et épigraphiques.

En vérifiant le catalogue des signes, certains statisticiens du groupe rongorongo du CEIPP avaient

constaté que plusieurs mains paraissaient avoir réalisé le tracé des lignes. De mon côté, j'avais recherché le début et le sens d'écriture de ces lignes, tout en observant la copie en résine de Cea Egaña en novembre 2007. La dernière section non boustrophédon, signalée par Philippi en 1875, avait bien été trouvée sur la copie de l'objet et à partir de cette découverte, il fut aisé de déterminer quelle était la première section. Jack Maloine, le président du CEIPP, Catherine et Michel Orliac, du CNRS, ont été immédiatement informés, ainsi que Patrick Ferryn, collaborateur de KADATH, qui a fourni un jeu de photos réalisées en 1985, afin de permettre à l'auteure de prouver par l'image que cette partie non boustrophédon existait bien. Un nouveau courrier fut envoyé en Nouvelle-Zélande à Steven Fischer qui répondit aimablement par courrier, promettant de prendre connaissance du contenu des conclusions provisoires que j'avais publiées sur le site : www.ile-de-paques.com. Hélène Lefebvre-Brion, du CNRS, a apporté son soutien moral afin que cette recherche soit prise en considération au CEIPP. L'étude a été annoncée à l'assemblée générale de l'association en 2008 et confirmée dans le rapport moral de l'année 2009.

Les observations faites en novembre 2008 ont démontré plusieurs choses. D'abord, le splendide bâton conservé précautionneusement au MNHN fut bel et bien achevé, et de manière magistrale. Cette première constatation invalide le dessin produit par Thomas Barthel (figure 4). Ensuite, Barthel et Fischer ont écrit que le bâton contenait quatorze lignes en boustrophédon. Nous nous sommes rendu compte que, selon leurs deux manières de voir, l'une de ces lignes (la treizième chez Barthel, transformée en deuxième chez Fischer), à 90 cm du début, remonterait tout à coup de 0,8 cm d'une manière maladroite et inhabituelle dans le rongorongo classique. Au contraire, les maîtres exigeaient des lignes bien droites et régulières, et pour cela creusaient des cannelures. Ce décrochement n'était donc pas conforme à leur sens de l'esthétique. Enfin, nous avons constaté que le bâton de Santiago comportait quinze sections bien distinctes et parfaites, la dernière section gravée ne se terminant pas en écriture boustrophédon, par rapport à la ligne contiguë. En ce qui concerne les dimensions, celles données par Barthel varient de 123,5 à 128 cm (Barthel, 1958). Comme il n'a pas donné les dimensions exactes, j'en ai déduit qu'il n'a pas mesuré personnellement l'objet. Steven Fischer (Fischer, 1997) a quant à lui écrit : *"The thin end mesures only 5,7 cm, the thick damaged end 6,4 in diameter"* (la partie étroite mesure seulement 5,7 cm, la partie endommagée 6,4 cm de diamètre). Avec l'aide de Nuriluz Hermosilla et Nieves Acevado, nous avons mesuré le bâton : 126,6 cm de longueur. Nous nous sommes rendu compte que ses extrémités (que nous avons nommées Ex. 1 et Ex. 2) étaient bien différentes : on ne peut donc pas parler de diamètre. L'objet ne correspond pas à un volume géométrique, c'est une branche d'arbre. Ex. 1 semble ovale de profil, avec une partie arrondie et une autre bien plate. C'est l'extrémité la plus régulière, avec un pourtour de 20 cm. Ex. 2 paraît plus ronde et a 17,1 cm de circonférence. Il existe donc une différence de 2,9 cm. Il est évident que le ou les maîtres n'ont pas pu graver treize ou quatorze lignes en boustrophédon avec des signes de la même hauteur, critère de beauté de l'écriture rongorongo. L'objet présente aux épigraphistes des particularités différentes.

Avant de commencer "les fastidieuses mais utiles" explications en épigraphie, nous allons nous pencher sur les aspects archéologiques de notre étude, ce qui nous permettra de déterminer les différentes phases de la vie du bâton.

- La préparation de la branche : c'est son essence, son bois qui nous dévoile cette préparation à l'œil nu, bien que l'objet n'ait jamais été analysé, ni daté. Une branche (sans nœuds) de plus de 1,30 m fut coupée d'un arbre assez haut. On n'a pas creusé des sillons dans le sens de la longueur, comme nous l'avons vu pour les tablettes de Santiago, ceci afin de graver des signes de la même hauteur. On a poncé le bois à l'aide d'un morceau de cuir de requin ; les fines rayures du ponçage s'observent bien : elles sont perpendiculaires aux fibres.
- L'écriture : on a dû faire sécher le bois, car la gravure n'a pas blessé les fibres. Nous avons observé, à partir de Ex. 1, douze sections d'environ 123 cm (d'écriture actuellement visible), avec des signes de 1 à 1,5 cm de hauteur. La gravure est perpendiculaire au sens des fibres. Il y a très peu de ratés ; on voit une première préparation de l'écriture en dessous du tracé final (figure 6). Certains signes sont plus profonds que d'autres. A la fin de son travail, le maori rongorongo choisit de compléter la superficie qui lui reste et insère deux sec-

*Figure 6. Détail du bâton de Santiago : préparation du bois et gravure de l'écriture rongorongo.*

tions, un aller-retour en boustrophédon sur 90 cm, avec des signes de plus en plus petits (de 1 à 0,8 cm). Enfin, il termine par une section courte qui prolonge ces deux avant-dernières sections et complète l'espace restant, avec des signes d'égale hauteur. Cette dernière section mesure 32,5 cm environ. Elle n'est pas en boustrophédon avec la première ligne, simplement parce que le graveur n'a pas eu le choix. Mais il termine ainsi une œuvre magistrale, sur un objet aux formes particulières. Il a réalisé un travail initiatique. On a supposé que les extrémités arrondies furent également gravées.

• Les utilisations successives se voient parfaitement : la couleur naturelle du bois a changé en Ex. 2, les traces des mains qui l'on tenu attestent de son usage en tant qu'objet sacré. Il semble avoir été enduit d'une huile végétale ou animale et puis lustré avec un *tapa* (tissu préparé à partir de l'écorce du *Brussonetia papyrifera* ou mûrier à papier, arbre endémique à Rapa Nui). Mais nous avons ensuite été frappés de constater avec quelle violence navrante il fut finalement utilisé à d'autres fins. Nuriluz Hermosilla, étant une archéologue experte de l'île de Pâques, a immédiatement repéré des impacts de chocs causés par les chemins empierrés de Rapa Nui : ils ont arraché des fibres en Ex. 1. Ensuite, l'objet sacré fut abandonné, probablement dans une grotte : les xylophages l'ont attaqué (figure 7). L'autre extrémité est également arrondie par l'usure. Aurait-il été longuement utilisé pour planter des tubercules ? Toutes ces observations nous font penser à la fuite de l'*ariki* Nga-Ara, de la tribu Miru, initié en écritures. Il fut obligé de marcher depuis Ana-kena jusqu'à Hanga-roa, village situé à l'opposé de l'île, là où se trouvait sa fille, compagne d'un membre de la tribu des Marama. On peut avancer l'hypothèse qu'il fut probablement le dernier détenteur de ce bâton, transmis par ses ancêtres *ariki* des Miru, et qu'il changea de mains et d'utilisation après la dernière guerre tribale (au milieu du XIX$^{e}$ siècle). Le chef qui se l'appropria s'en servait comme d'une arme, aurait prétendu Dutrou-Bornier (Fischer, 1997). L'objet a également servi, semble-t-il, pour attiser un feu de bois ! Il porte des traces de fumée en Ex. 2. Les restes de la combustion ayant été nettoyés, l'écriture a été effacée (figure 3).

• Le changement de climat : le bois a beaucoup travaillé, en changeant de région. Depuis une grotte humide à sa conservation au musée de Santiago, il n'a pas résisté : une fissure à partir de Ex. 1 court sur toute sa longueur et fend en deux une grande quantité de très beaux signes. Cette fissure a plus de 1,2 cm de profondeur ; sur son trajet, on remarque un mystérieux trou profond (de suspension ?) de 1 cm de diamètre. Une autre fissure de 13 cm entaille cette extrémité Ex. 1 et, côté opposé, huit fissures plus légères se répartissent sur sa longueur. En raison de cette sensibilité aux conditions climatiques, le musée conserve actuellement chacun des objets rongorongo dans une caisse de bois fermée, la pièce elle-même étant enveloppée dans du papier Tyvek (une matière plastique isolante), contenant des sels qui protègent contre l'humidité. Ces soins sont aujourd'hui prodigués au bâton, qui a droit au repos car il a beaucoup travaillé : il lui reste à la surface et dans les marques des coups qu'il a reçus, les traces évidentes des moulages en plâtre et de résine. Ces traces recouvrent de manière importante les extrémités proximale et distale.



Pour ce qui est de la partie épigraphique, nous allons maintenant aborder les observations que nous avons faites. Mais auparavant, précisons que nous allons devoir adopter une nouvelle codification pour le bâton de Santiago. Nous ne parlerons plus de lignes I-1, I-2, I-3 jusqu'à I-14, mais de sections : a) Is1 à Is12 sont les sections régulières, en boustrophédon à inversion alternée, sur toute la longueur du bâton, soit 123 cm d'écriture actuellement visible ; b) Is13 et Is14 sont les deux sections de 90 cm visibles, un dernier aller-retour qui termine complètement l'écriture boustrophédon ; c) Is15 est donc la dernière section, la plus petite, qui termine l'écriture en non boustrophédon, visible

*Figure 7. Détail du bâton de Santiago en son extrémité la plus large (Ex. 1).*

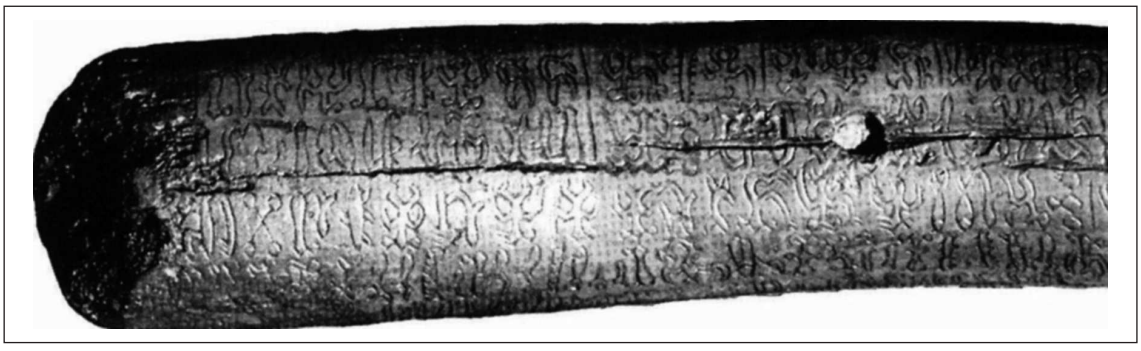


*Figure 8. La 15e section non boustrophédon termine le bâton de Santiago en son extrémité Ex. 2.*

sur 32,5 cm. Venons-en maintenant à ce que nous avons observé.

• Premièrement, la démonstration par l'image, en figure 8, nous permet de prouver qu'il existe bien une écriture non boustrophédon dans la section Is15 par rapport à la section Is1.



• Deuxièmement, de nombreux traits verticaux (figure 9) paraissent séparer les signes en séquences de différentes longueurs, et parfois de différentes "graphies". On ne peut toutefois déterminer si le maori rongorongo les a posées dans le but de séparer les différentes séquences de travail ou bien afin de différencier l'écriture de ses graveurs. Nous savons que pour l'enseignement de l'écriture, il existait une hiérarchie : un grand maître et des futurs professeurs, qui obtenaient leur qualification grâce à un tracé toujours plus parfait du rongongo et à une description logique des signes et de leurs possibles acceptions.

*Figure 9. La séparation verticale dans la section Is13 du bâton de Santiago.*

• Troisièmement, dans les douze premières sections en boustrophédon à inversion alternée, le ou les graveurs ont essayé de tracer les lignes bien droites et de la même hauteur (1,4 à 1,2 cm) ; s'y ajoute parfois un tout petit signe de 0,5 à 0,8 cm.

• Quatrièmement, pour insérer les treizième et quatorzième sections, le maître a été confronté à un problème : il devait couvrir une surface irrégulière de 3 cm en Ex. 1, contre 1,7 cm en Ex. 2.

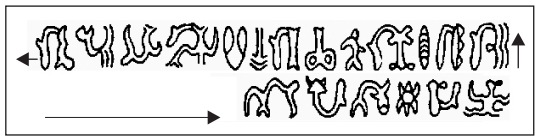


*Figure 10. L'observation du sens de l'écriture par l'auteure.*

C'est là qu'il a placé un aller-retour en boustrophédon avec des signes de moins en moins hauts, de 1,4 à 1,2 cm au début, jusqu'à 1 à 0,8 cm dans le virage. Le dessin de Rodulfo Philippi le montre parfaitement (figure 11).

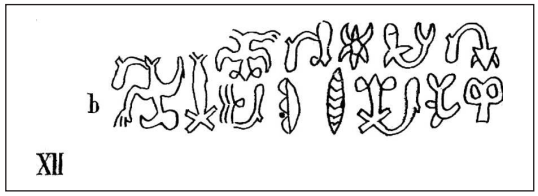



*Figure 11. L'observation du sens d'écriture par Rodulfo Philippi.*

• Et enfin, cinquièmement, dans la dernière section, le signe de transition est le 067a, le palmier qui pourrait signifier le *Jubaea chilensis* (palmier du Chili), le palmier réputé le plus austral, qui disparut presque totalement à Rapa Nui autour du XVe siècle (figure 12).

En résumé, le maître des signes termine avec deux sections originales et différentes par rapport au dé-

*Figure 12. A gauche de la ligne, le signe 067a en Is15, représenterait peut-être le palmier du Chili.*

but du bâton : d'une part la section Is14 (90 cm visibles) en boustrophédon et, d'autre part, la section Is15 (32,5 cm visibles) en non boustrophédon.

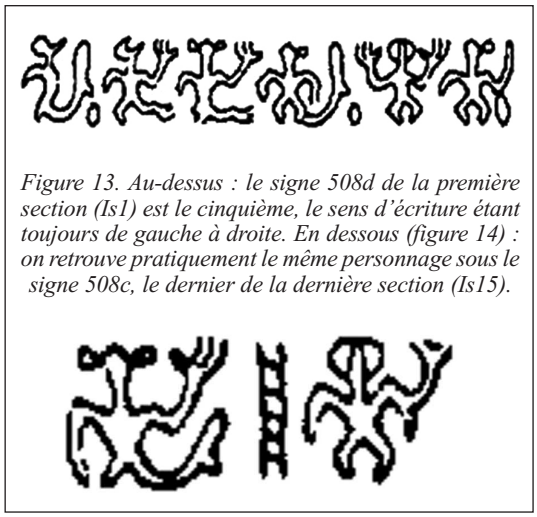


*Figure 13. Au-dessus : le signe 508d de la première section (Is1) est le cinquième, le sens d'écriture étant toujours de gauche à droite. En dessous (figure 14) : on retrouve pratiquement le même personnage sous le signe 508c, le dernier de la dernière section (Is15).*

## Les signes de l'homme intelligent.

Durant mes dix-sept années d'études, j'ai observé, dans différents musées du monde (sauf à Vienne et à Hawaii), une multitude de détails au sujet des objets et des signes rongorongo. J'ai ainsi pu constater que, dans le cas du bâton de Santiago, le début de la gravure est d'une perfection extraordinaire, témoignant de l'adresse d'un génie dès les premiers signes de la première ligne. Ainsi, l'examen à la loupe montre que la profondeur du tracé est maîtrisée alors que, ne l'oublions pas, les anciens écrivaient avec une dent de requin ou une pointe d'obsidienne. Ici, le maori rongorongo a d'abord sélectionné la partie la plus régulière et la plus plane pour commencer l'ouvrage, mais il a aussi inséré des signes anthropomorphes originaux. L'un d'entre eux, dans la série 508 (codification du CEIPP) n'existe que sur le bâton de Santiago.

"*A première vue on dirait un extraterrestre*" disait l'antropologue Clemente Hereveri Teao. "*Pourtant des mots du proto-polynésien peuvent être rapprochés de ce signifiant :* tanga/tangata (*homme*) *ou* manu (*adolescent*) *et* marama (*ce rond autour de la tête signifie la lumière de la lune ou l'astronomie, mais aussi l'intelligence* ma-rama rahi)."

A propos des quantités de lignes et de signes gravés sur le bâton de Santiago, remarquons que Rudolfo Philippi a dénombré treize lignes (Philippi, 1875). Cependant, pour le scientifique chilien, la douzième était composée de trois séquences bien



*Figure 15. La perfection des tracés du maître des signes.*

distinctes. En outre, Philippi avait bien repéré quinze sections. Alan Davis-Drake dénombre treize lignes et 2320 glyphes (Davis-Drake, 1990). Thomas Barthel, treize lignes plus une ligne non terminée, soit quatorze lignes, et 2320 éléments (Barthel, 1958). Steven Fischer, treize lignes complètes, plus une ligne gravée aux deux tiers, ce qui fait quatorze lignes, et 2320 éléments en haut style classique (Fischer, 1997), tandis que Dederen en dénombre 2920. Nos observations au MNHN de Santiago nous permettent d'indiquer aux futurs chercheurs qu'il y a quinze sections bien distinctes. Le groupe rongorongo du CEIPP nous a informés qu'il a bien identifié 2208 glyphes plus 261 glyphes ambigus (soit 2469), avec une estimation de 35 glyphes effacés (chiffres d'avril 2007). Notons que les chercheurs ont utilisé tout à tour les termes de graphes, éléments, glyphes ; le rongorogno est bien difficile lorsqu'on ne connaît pas encore sa structure morphologique !

Avec l'aide efficace de mes assistants, je suis aujourd'hui en mesure de répondre aux arguments de Jacques Guy (Guy, 2004b, p. 42) et de Steven Fischer (Fischer, 2004, p. 43) parus dans le *Rapa Nui Journal*. Les preuves de ce que j'avance sont apparues spontanément lors de l'élaboration de ma banque de données. Voici cette réponse.



• L'ensemble de la gravure du prestigieux objet s'est faite de *gauche à droite*.

• La onzième ligne dans Barthel (I-11), transformée en quatorzième ligne dans Fischer (RR10-14), est absolument la plus parfaite et commence l'inscription dans la partie la plus régulière et plate de l'objet. Les signes du début de l'ouvrage sont, sans l'ombre d'un doute, les plus beaux, les plus réguliers (en dimension et en profondeur) de toute l'écriture rongorongo du corpus. Le graveur est un grand maître. Il semblerait qu'il ait commencé et terminé la gravure du bâton, mais que d'autres mains aient participé à l'ouvrage. C'est donc la première section : Is1.

• La douzième ligne dans Barthel (I-12) choisie comme première ligne dans Fischer (RR 10-1), pour la raison qu'elle contient la plus grande proportion de signes numéro 076 (c'est-à-dire phalliques !), est la section qui termine l'écriture en boustrophédon à inversion alternée ; c'est donc la quatorzième section : Is14.

• La première partie de la treizième ligne dans Barthel (I-13), transformée en deuxième ligne dans Fischer (RR10-2), fut gravée en boustrophédon de gauche à droite jusqu'au signe anthropomorphe numéro 255j, et sur 90 cm ; c'est la treizième section : Is13.

• La fin de la treizième lígne dans Barthel (I-13), incluse en deuxième ligne dans Fischer (RR10-2), commençant avec le signe numéro 076a (*Jubaea chilensis*) et se terminant avec le signe antropomorphe 508c, est la dernière section de 32,5 cm non boustrophédon par rapport à la première ligne ; c'est la quinzième section : Is15. Le sens de l'inscription, de gauche à droite, de bas en haut, confirme les observations de Monseigneur Tepano Jaussen à la fin du XIX$^{e}$ siècle.

En conclusion, le bâton de Santiago devra donc être à nouveau dessiné, mais la technique sera différente, faisant appel à l'utilisation de la photographie numérique et d'un logiciel performant afin d'extraire tous les signes actuellement visibles. La grande et profonde fente va peut-être un jour permettre un petit prélèvement de bois. Nous pourrons alors déterminer son essence qui, à première vue, semble identique à celle de la grande tablette de Santiago (item H) : serait-ce un bois de rose d'Océanie ? L'analyse permettra également de répondre à deux autres questions : quelle est la date de la mort de l'arbre et quand le bâton fut-il endommagé par le feu ? Et en le manipulant avec soin, nous pourrions encore en extraire d'autres données. Le nouveau directeur du MNHN de Santiago, Claudio Gomez Papic, a été sollicité et a répondu favorablement afin de nous permettre une observation détaillée durant trois jours. En diffusant le rapport qui lui a été adressé, il facilitera probablement la tâche aux futurs épigraphistes. Je remercie tout particulièrement mes collaborateurs chiliens ainsi que Jaime Chomali, attaché culturel à l'Ambassade du Chili en France, pour son appui et le suivi de mes recherches.

# VI. ASTRONOMIE ET RONGORONGO

**Résumé :** une petite section de la tablette Mamari a fait l'objet d'une étude conjointe de linguistes et d'astronomes. Il ne s'agit pas de décryptage du rongorongo mais de structure morphologique. Des sections comme celle-ci sont rares…
**Mots-clés :** astronomie, baudrier d'Orion, Mamari, navigation, structure morphologique, tablette.

*En souvenir du navigateur Bernard Moitessier, qui fut le premier à nous donner des indications sur les étoiles et les voies maritimes des anciens Polynésiens.*

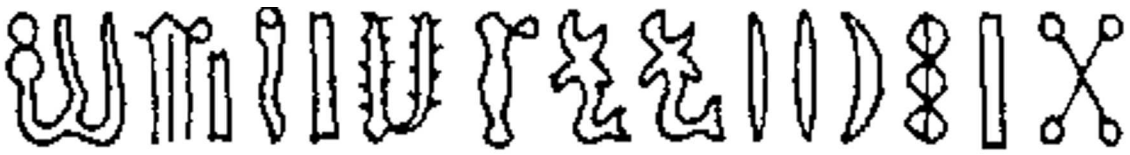
La tablette Mamari (item C) intrigue bien des astronomes qui se préparent à l'observation de la future éclipse de soleil, visible depuis la Polynésie et l'île de Pâques en juillet 2010. Lorsque les astrophysiciens lancent leurs ordinateurs, nous échangeons des informations enrichissantes. Il est d'ailleurs impossible, vu l'avancement actuel de nos recherches, de continuer à travailler seuls. Voici, pour les lecteurs de KADATH, ce que je viens de transmettre à l'un des chercheurs de l'observatoire Gemini, dans le désert d'Atacama. Il ne s'agit pas de ''lecture'' d'une section de tablette mais de recherche d'informations, d'hypothèses.

La section ci-dessous de la tablette Mamari, fut tracée au recto de la tablette, dans la cinquième ligne (on peut la voir en figure 2, page 66, recto, 5$^{e}$ ligne en haut et à droite). Cette section pourrait contenir des données en astronomie, ainsi que des cercles ou points faisant partie de la morphologie de plusieurs signes qui peuvent représenter des astres de magnitude plus ou moins intense. L'objectif de l'étude fut de rechercher les possibles acceptions déductibles de ces quinze signes rongorongo et relatives à l'astronomie, donc à la navigation. La difficulté fut grande car il fallut tenir compte de plusieurs éléments. Premièrement, dans les langues anciennes marquisienne, rapanui et tongienne, une quarantaine d'expressions – dont certaines relatives à l'astronomie et à la navigation – peuvent correspondre à cette section. Deuxièmement, si l'on se réfère à la banque de données polynésienne devant Monseigneur Tepano Jaussen et Thomson, ainsi qu'aux manuscrits des lépreux, on constate qu'il n'y a là ni symboles ni pétroglyphes, mais une écriture complexe comportant noms, verbes, nombres et prépositions, un signe pouvant contenir un groupe nominal, verbal ou toute une phrase. Troisièmement, il faut garder à l'esprit que la codification du CEIPP en janvier 2008 est encore provisoire. Et enfin, il convient de rester prudent : les signifiés mentionnés ci-après ne peuvent être transposés systématiquement aux autres tablettes.

Voici, en commençant par le premier signe à gauche, les possibles signifiés ou expressions qui se rapporteraient à l'astronomie, donc à la navigation. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de lecture mais de recherche basique, afin de déterminer la structure morphologique de cette écriture. Les sections comme celle-ci sont rares.

1. ***Ara rahi, ara hoki, e rua hetuu, ma-haka*** (en 021vbh+010a+010) : la route maritime vers les terres d'origine (*hoki*), la grande route *(ara rahi*), deux (*e rua*) étoiles de forte magnitude, les Gémeaux (*hetuu ma-haka*), le grand savoir-faire maorí en navigation (*haka* en langue marquisienne et maori de Nouvelle-Zélande) ; l'aller, le retour possible, une route maritime paisible, le nord-ouest.
2. Suit un signe non étudié dans cette progression (en 005j).
3. ***Henua*** ou ***motu iti*** suivi de ***puhi*** ou ***vai-mangaro*** en (001t)→(724c) : signifieraient qu'il y a des anguilles sacrées (*puhi*) dans l'eau douce (*vai mangaro*) des rivières ; et également qu'il existe des îles basses, des atolls, proches des îles hautes (*henua, motu iti*).
4. ***Henua*** et ***mata*** ou ***miro*** en (001) → (045af + 010f) : indiqueraient les plantes, les arbres (*mata*, *miro*), les bois sacrés, la navigation vers des terres fertiles, les îles hautes (*henua*), la possibilité de construire des pirogues.





*(021vbh+010a+010)→(005j)→(001t)→(724c)→(001)→(045af+010f)→(091j)→(730 x 2)→(022v x 2)→(040y)→(021e)→(001)→(036a)*

*Figure 1. Une section de la tablette Mamari. L'étude se fait de gauche à droite.*

*Figure 2. La tablette Mamari (item C).*

5. Suit un signe non étudié dans cette progression en (091j).



6. ***Mango-mango*** en (730 x 2) : le requin doublé signifie le pluriel, de grandes quantités / cela indiquerait des eaux plus chaudes, le nord-ouest / la rapidité dans la navigation maori (le mot *maori* est la contraction de *ma'o*, *mango,* soit le requin + *ri*, *arii*, *ariki*, le seigneur des mers, le prince. Le requin est le symbole des ariki maori.

7. ***Vaka-vaka*** ou ***nga vaka*** ou ***rua vaka*** en (022v x 2) : *rua* deux, *nga* groupe ou plusieurs pirogues (*va-vaka* ou *vaka-vaka*), le mot doublé indiquerait une grande quantité de pirogues.

8. ***Marama*** en (040y) : signifierait un mois de navigation.

9. ***Nga-hetuu*** ou ***tui-ara*** ou ***e toru hetuu*** et ***henua*** en (021e)→(001) : *henua* peut vouloir dire la terre ou la route maritime pour rechercher cette terre. Ce signe peut être associé à un groupe de trois étoiles de forte magnitude / la direction des terres d'origine serait indiquée par les trois étoiles du baudrier d'Orion (*tui*), la navigation en ligne droite, donc un vent très favorable. La direction des terres où l'on parle la langue d'origine (*vana-nga-tui*).

10. ***Nga-ha-peka*** en (036a) : *nga-ha* peut vouloir dire un groupe de quatre étoiles en forme de croix (*peka*) ou le Sud, la Croix du Sud, ou le danger (une route maritime difficile dont on ne revient pas en langue ancienne marquisienne, les eaux froides du Pacifique Sud).

Il est bien entendu que pour comprendre toutes ces acceptions, il faut connaître la voile et le ciel de l'hémisphère sud. En 1886, Ure-Vae-Iko précisa à Thomson que le trait droit (ici 001 et 001t) représentait les îles, la terre ou la route maritime pour trouver une terre d'accueil. Ce trait est plus ou moins mince, plus ou moins haut. A Tahiti, dix-sept ans auparavant, Metoro devant Mgr Jaussen donna pour ce signe la même expression de la terre. Rappelons que dans toute la Polynésie, lorsqu'une migration arrive à destination, elle note la carte du ciel sur les pierres, afin de pouvoir revenir aux terres d'origine. Ainsi le prouvent les pétroglyphes de l'île sacrée de Raiatea, en Polynésie française. L'un d'eux (trois étoiles sur une même ligne) représente le baudrier d'Orion.

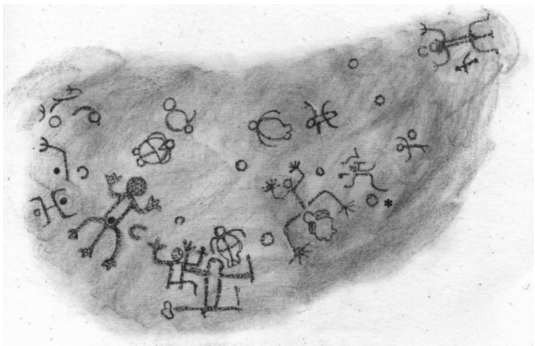


*Figure 3. Pétroglyphes dans l'île de Raiatea (îles de la Société, Polynésie française), figurant une carte du ciel.*

# VII. L'INVENTAIRE DES OBJETS RONGORONGO

**Résumé :** Cette liste a été mise à jour en février 2009, grâce aux dernières observations de Catherine et Michel Orliac et des membres de la commission rongorongo du CEIPP (arrêtées en 2008). L'auteure a réalisé des études sur certains objets et tient compte également des renseignements collectés auprès des familles rapanui qu'elle visite régulièrement depuis 1992. L'archéologie rejoint et confirme l'histoire…
**Mots-clés :** Aruku-Kurenga, astronomie, Atua mata riri, bâton, Boomerang, Echancrée, fragment, homme-oiseau, inventaire, items, Ke-iti, Keiti, Londres, Mamari, Miro, objet, Poike, rame, Rei-miro, rongorongo, Saint-Pétersbourg, Santiago, Stephen-Chauvet, tabatière, tablette, Tahua, Tangata-manu, Taua, Ure-vae-iko, Vienne, Washington.

*« Ce qu'il nous manque, ce sont toutes ces informations, ces images, ces photos des objets rongorongo dispersés dans le monde. Il faut que nous reconstruisions notre banque de données, ici-même, à Rapa Nui. »*
(Christian Madriaga Paoa, responsable du département linguistique rapanui)

## Musée de la congrégation des SS. CC. de Picpus à Grottaferrata, près de Rome :

1. ITEM A : LA TAHUA (TAUA) OU RAME (figure 18, page 17).

La tablette aurait appartenu "en dernier ressort" (car les tablettes ont changé de propriétaire durant les guerres tribales) à un *tahua* (chamane, prêtre) de la tribu Hotu Iti (notes de Monseigneur Tepano Jaussen).

• Musée de la congrégation des SS. CC. de Picpus. Numéro d'inventaire P001.

• Itinéraire : sortie de Rapa Nui en 1871, lors du rapatriement des missionnaires. La rame fait partie des cinq objets envoyés à l'évêque de Tahiti, Tepano Jaussen. A Paris, elle est confiée à la congrégation des SS. CC. de Picpus en 1903. L'objet intègre le musée de la congrégation à Grottaferrata, en 1953. Il a été exposé à Paris du 4 au 31 juillet 2008, galerie Louise Leiris.

• Bois : rame taillée dans un arbre de *Fraxinus excelsior* (frêne). Origine : européenne ou nord-américaine ; pas de datation.

• Particularités : observée par Catherine et Michel Orliac et par l'auteure en galerie. La pale de la rame est fortement usée dans la partie distale avec une large fente : c'est une rame de chaloupe qui a longuement servi lors des débarquements. Un maître rongorongo l'a gravée de signes réguliers et s'est adapté au relief de l'objet déjà usé (Orliac, 2008). Dans sa partie proximale, l'objet a été grossièrement coupé à l'obsidienne, probablement longtemps après avoir été gravé. Nous pourrions en déduire que le dernier chamane qui l'a eu en sa possession désirait s'en servir comme d'un objet de parure et, pour cela, il l'aura raccourci pour l'adapter à sa taille. Il est certain que lorsqu'il l'a sectionné, il a détruit une partie des signes rongorongo : cet homme voulant s'approprier du pouvoir des maori rongorongo n´a pas été respectueux de l'écriture sacrée de ses ancêtres.



*Figure 1. La Aruku-Kurenga (recto).*

• Dimensions : 91,4 x 11 x 2,35 cm (Orliac).
• Nombre de lignes et de signes : 8 + 8 lignes ; 1825 signes (Dederen) ; 1825 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 880 + 910 ; - nombre de glyphes ambigus ou détériorés : 19 + 15.

2. ITEM B : LA ARUKU-KURENGA (figure 1, ci-avant le recto de la tablette. Le verso en figure 20, page 17).
Selon la tradition orale, cet objet aurait appartenu en dernier ressort au prêtre Aruku-Kurenga de la tribu Hotu Iti, attaché autrefois aux rites funéraires (*ku* : indique le passé, *haka-renga* ou *ka-ranga* : appel aux âmes des ancêtres pour recevoir l'âme du défunt, prières destinées aux morts par noyade). Cela ne veut pas du tout dire que la tablette était, à l'origine, réservée à cet usage. Selon les notes de Tepano Jaussen, et d'après les renseignements fournis par les Pascuans à son service, *Aruku-Kurenga* aurait été le nom de l'artiste. Mais la lointaine date de création de l'objet reste une énigme par rapport à ces informations de la fin du XIX$^{e}$ siècle.
• Musée de la congrégation des SS. CC. de Picpus. Numéro d'inventaire P002.
• Itinéraire : sorti de Rapa Nui en 1871 lors du rapatriement des missionnaires, il fait également partie des cinq objets envoyés à Tepano Jaussen. Il est ensuite envoyé à Paris, à la congrégation des SS. CC. de Picpus, en 1903, et intègre le musée de la congrégation à Grottaferrata, en 1953. Il a été exposé à Paris du 4 au 31 juillet 2008, galerie Louise Leiris.
• Bois : *Thespesia populnea*, bois de rose d'Océanie (Malvacée) ; *miro* ou *makoi* en langue rapanui. Le *makoi* est un bois noble, sacré, réservé aux objets de prestige et aux rituels.
Particularités : une très belle pièce. Traces noires, vestiges possibles d'une carbonisation partielle grattée sur l'une des faces. Les deux faces, ornées de sillons convexes creusés en sa longueur et dans le sens des fibres afin de déterminer la hauteur des signes, sont nettement différentes ; la zone nettoyée d'une face fut gravée d'un nouveau texte (Orliac, 2008). Observée par l'auteure en galerie, l'objet comporte six perforations, postérieures à la gravure des signes qui eux sont perpendiculaires au sens des fibres. L'Aruku-Kurenga a reçu la forme des objets de prestige que les dignitaires maori tenaient à la main lors des cérémonies (les archives, les dessins d'expéditions et les photos le démontrent en Nouvelle-Zélande). Puis elle a été perforée, afin d'être conservée en sommeil dans les maisons (Eyraud, 1886) ou portée autour du cou ; ces petits trous ont abîmé certains signes. Les perforations ont été faites à l'aide d'un outil performant ; elles n'ont pas blessé les fibres du bois de rose d'Océanie qui est d'une nature exceptionnelle. Une pièce de bois ancienne contient toujours des fibres d'une telle finesse qu'elle peut être perforée par un clou, pour peu que la main soit délicate.
• Dimensions : 41,7 x 15,2 x 2,3 cm. Poids : 626 g (Orliac, 2008).
• Nombre de lignes et de signes : 10 + 12 lignes, 1135 signes (Dederen) ; 1290 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 524 + 679 ; - nombre de glyphes ambigus : 41 + 55 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 4 + 13.

3. ITEM C : LA MAMARI (figure 17, page 17).
Appelée Miro (en référence à la qualité de son bois) par les Rapanui au service de Monseigneur Jaussen, et plus précisément Mamari. *Mamari* veut dire "œuf", "de forme ovoïdale". Selon la tradition orale, c'est probablement une des plus anciennes tablettes. Elle aurait été transmise, depuis le Moyen-Age, par les descendants d'Hotu Matua aux chefs de la lignée Miru. Le dernier fut Nga-Ara (première moitié du XIX$^{e}$ siècle). Puis, elle aurait changé de mains, à la suite des luttes tribales (Routledge, 1914). Elle fut trouvée en dernier ressort dans la tribu Hotu Iti. Elle aurait appartenu à Waka-Mamari-Pane-Kairoro, chamane-constructeur de pirogues (*waka*), détenteur de la tablette Mamari, graveur de crânes (*pane-kairoro*). Toujours selon la tradition orale, devant Thomson en 1886, Ure-Vae-Iko a raconté l'usage de la tablette "A la gloire de son ancêtre Atea : *Atea renga kohau iti po e raa*". Mais ce n'est pas le véritable nom de la tablette et la traduction d'Alexander Paea (Tati) Salmon ne peut être validée.
• Musée de la congrégation des SS. CC. de Picpus. Numéro d'inventaire P003.
• Itinéraire : sortie de Rapa Nui en 1871, lors du rapatriement des missionnaires. La Mamari fait partie des cinq objets envoyés à Tahiti à Tepano Jaussen. Elle aboutit ensuite à Paris, à la congrégation des SS. CC. de Picpus, en 1903, et intègre le musée de la congrégation à Grottaferrata, en 1953. Elle a été exposée à Paris du 4 au 31 juillet 2008, galerie Louise Leiris.
• Bois : *Thespesia populnea.* (On a longtemps cru qu'il s'agissait d'un arbuste de la famille des Myrtacées, ce qui s'est avéré faux.) Pas de datation. Selon Catherine et Michel Orliac, une partie de l'aubier est visible : c'est une remarquable découverte (Orliac, 2008). Nous savons donc à présent qu'elle a été débitée dans le tronc d'un arbre adulte de vingt centimètres minimum de diamètre et d'une dizaine de mètres de hauteur. Aucun des navigateurs du XVIII$^{e}$ siècle n'a mentionné des arbres de cette hauteur.

• Particularités : observée en galerie par l'auteure, en 2008, elle est en excellent état ; c'est une pièce maîtresse. Les signes sont gravés perpendiculairement au sens des fibres.

Le recto (face a) comporte des informations astronomiques. Lustrée par les rituels, elle présente encore la trace des mains qui l'ont utilisée. Longtemps après avoir été gravée, elle a été perforée afin d'être suspendue (au cou d'un astronome ou à l'intérieur des maisons), comme la Aruku-Kurenga. Mais la Mamari a été miraculeusement épargnée : elle ne porte pas les outrages du feu.

• Dimensions : 29 x 19,5 x 2,5 cm. Poids : 586 g (Orliac, 2008).

• Nombre de lignes et de signes : 14 + 14 lignes, 1000 signes (Dederen) ; 1000 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 464 + 423 ; - nombre de glyphes ambigus : 50 + 59 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 5 + 6.

4. ITEM D : L'ÉCHANCRÉE (figure 11, page 14 et figure 16, page 17).

Elle fut nommée ainsi par Monseigneur Tepano Jaussen en 1869, en raison de deux échancrures opposées faites avec un canif. Selon l'interprétation des Rapanui, les Marama, tribu de Hanga-roa, l'ont envoyée à l'évêque en tant que *kohau ki iri ki te Atua,* c'est-à-dire un objet de spiritualité (*Atua* se dit d'une divinité, d'un esprit tutélaire, le *kohau* est une planche de bois, plus précisément une planche de pirogue). Ce morceau était tout ce qu'il leur restait de l'ancienne écriture de leur ancêtre Ko Te-Pihi. Celui-ci était maître en écriture *rongorongo tau* (K. Routledge, 1914). La tablette appartenait au foyer de l'initiée Ko Te-Oho-a-Neru, veuve de Ko Te-Pihi, mère d'Ure-Po-Tahi (tribu des Marama). Comme les missionnaires ne voulaient pas entendre parler du rongorongo, les Rapanui ont caché la tablette en l'entourant d'une corde, disant au père Zumbohm qu'ils envoyaient en cadeau une très longue corde faite avec les cheveux des *ariki*. Elle a voyagé pour Tahiti bien avant Ure-Po-Tahi que Tepano Jaussen instruisit en écriture pour en faire un catéchiste. Selon la tradition orale, Thomson (1886) lui donna à tort le nom de *Ka ihi ui nga*, d'après la récitation d'Ure-Vae-Iko. Ces mots introduisent un chant, un rituel (*ka ihi nga* se dit d'un ordre donné à un groupe, *ui* est l'observation). Les traductions d'Alexander Paea Salmon sont fausses : elles sont toutes à reprendre.

• Musée de la congrégation des SS. CC. de Picpus. Numéro d'inventaire P004 (ancien numéro 143 ; la pièce 142 était la corde de cheveux qui l'entourait, faite d'un faisceau d'une vingtaine de cordelettes de 16 à 17 m de long). Numéro d'inventaire à Tahiti T.77.60.

• Itinéraire : sortie de Rapa Nui en 1869, apportée à Monseigneur Tepano Jaussen lors d'un voyage à Tahiti du père Zumbohm. C'est la première offrande destinée à l'évêque qui, surpris, découvre une page d'écriture et sauve ainsi le rongorongo des attaques profanes. La tablette est ensuite déposée à Paris à la congrégation des SS. CC. de Picpus, en 1903. Elle intègre le musée de la congrégation à Grottaferrata, en 1953. Prêtée au musée de Tahiti et des Iles en 1977, elle s'y trouve encore aujourd'hui.

• Bois : un échantillon, prélevé par Henri Lavachery en 1933, fut examiné par le laboratoire du Musée de l'Homme de Paris : elle serait en *Podocarpus latifolia* (Podocarpacée), un arbre flotté qui aurait servi à la gravure de plusieurs objets rongorongo.

• Particularités : observée en 1997 par l'auteure, qui enseignait alors en Polynésie française, la tablette a beaucoup souffert dans des mains profanes (sauvagement cassée aux deux extrémités, usée par les frottements alors qu'elle était déjà gravée et marquée de deux encoches en vis-à-vis). Les deux faces portent une écriture différente en finesse (ce qui n'est pas visible sur le relevé de Barthel). Les flancs de la tablette en sa longueur sont usés et ont perdu leurs signes. Je pense qu'entière, et même gravée, elle avait servi à faire des trous dans la terre pour planter les patates douces. (Voyez l'estimation du CEIPP : certains signes sont en effet à peine visibles maintenant.) Ensuite, elle fut tronquée violemment et les pièces qui manquent furent sans doute brûlées. Enfin, on a taillé des encoches au canif, elle a servi comme enrouleur pour la corde de cheveux ou, selon Catherine Orliac, comme dévidoir d'un fil à pêcher, ce qui n'est pas du tout exclu.

• Dimensions : communiquées par Véronique Mu-Liepmann, conservatrice du musée de Tahiti et des Iles (e-mail du 24 juillet 2008) : 23,9 x 11,9 x 2,1 cm.

• Nombre de lignes et de signes : 8 + 6 lignes, 270 signes (Dederen) ; 270 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 104 + 89 ; - nombre de glyphes ambigus : 46 + 28 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 29 + 4.

**Détruite :**

5. ITEM E : LA KEITI OU KE-ITI (figure 19, page 17).

Ke-iti signifie "petit chant" (*iti* : petit, *ke* : chant). La tablette a été détruite dans l'incendie de la bibliothèque de Louvain (Belgique). Il ne reste que des photos, des moulages et une copie en sapin réalisée par François Dederen, au musée Père Sébastien Englert à Rapa Nui. Selon la tradition orale, la photo de cette tablette correspond au

chant *Apai*, récité par Ure-Vae-Iko et Kaituoe en 1886, devant Thomson. Ce chant doit être revu, corrigé, restructuré, comparé aux signes de la tablette. La traduction d'Alexander Paea Salmon devant Thomson (1886) est fausse. Ure-Vae-Iko décrit parfois certains signes, certaines sections de la tablette Ke-iti, qu'il revoit en photo et dont il se souvient parfaitement bien. Le titre *Apai* évoque le voyage ou la pirogue (*A pahi* : le bateau).

• Itinéraire : sortie de Rapa Nui en 1871 lors du rapatriement des missionnaires. Fait partie des cinq objets envoyés à Tahiti à Tepano Jaussen. Elle est ensuite déposée à Paris à la congrégation des SS. CC. de Picpus en 1903, puis en Belgique, où elle se trouvait durant la Première Guerre mondiale, lorsqu'elle a été détruite.

• Bois : non identifié. Selon Catherine et Michel Orliac, elle fut extraite d'une planche aux amples dimensions, ce qui exclut qu'elle ait été en *Thespesia populnea* (Orliac, 2008). Selon le chant d'Ure-Vae-Iko, l'objet aurait été un élément de bateau intervenant dans la maîtrise du vent (un gouvernail ?).

Particularités : la Keiti comme la Aruku-Kurenga avait reçu la forme des objets tenus à la main par les dignitaires maori. Elle était creusée de petites perforations postérieures aux glyphes et comportait trois fissures.



• Dimensions : moulage 39 x 13 x 2,5 cm.

• Nombre de lignes et de signes : 9 + 8 lignes, 822 signes (Dederen) ; 880 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 406 + 419 ; - nombre de glyphes ambigus : 52 + 7 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 7 + 0.

## Collection privée :

6. ITEM F : LE FRAGMENT DE STEPHEN-CHAUVET (figure 22, page 17).

Selon les Rapanui, une tablette fut probablement gravée à Tahiti sur une large planche de bois, puis cassée et abandonnée dans une cocoteraie car le travail n'était pas conforme aux écritures anciennes. Les débris restèrent dans la plantation de Brander (l'associé de Dutrou-Bornier) qui, trouvant un morceau, le porta à Monseigneur Tepano Jaussen qui ne s'en soucia jamais beaucoup. Historiquement, le père Laval (archives des missions de Tahiti) avait écrit que les tracés des rongorongo avaient repris à Tahiti, les situant aux alentours de 1878. Le mystérieux fragment Stephen-Chauvet daterait-il de cette époque (entre 1872 et 1891) ?

• Collection privée. C'est l'objet qui a le plus circulé.

• Itinéraire : Tepano Jaussen ne le cite pas parmi les rongorongo reçus en 1871. Cet objet fut recensé dans la collection des SS. CC. de Picpus avec une note à la main, sur étiquette collée : "Fragment de tablette de l'île de Pâques, souvenir de Mgr d'Axieri, reçu en 1872" (1892 semble surchargé par un 7). Monseigneur d'Axieri (Tepano Jaussen) est décédé en 1891. Reçu par qui l'année suivant son décès ? En 1930, le père Ildefonse Alezard le remit au professeur Stephen-Chauvet (lui-même écrivit qu'il en devint propriétaire en 1932). A la mort de ce dernier, l'objet intégra la collection Raton-Ladrière, puis la collection du sculpteur Arman de New York. Dernièrement, il aurait été cédé à Mark et Carolyn Blackburn, et est exposé dans la galerie Merton Simpson de New York (vu sur Internet en juin 2008, site de la galerie).

• Bois : non déterminé, ce qui est étrange car les propriétaires successifs aux Etats-Unis avaient les moyens de le faire. Le fragment de tablette est toujours maintenu sous vitre, inapprochable.

• Particularités : "L'objet porte les traces de minuscules coups de gouge parallèles à celles d'un rat polynésien, le bois était sans doute imprégné d'une substance délectable" a écrit Catherine Orliac (2008). L'auteure l'a observé en 1995, en présence d'un archéologue, et a constaté que son écriture ressemblerait à celle d'un apprenti car elle s'éloigne de l'écriture classique. Les tracés sont secs, anguleux, totalement différents : gravés avec un tout autre outil que l'obsidienne ou la dent de requin, peut-être un clou ou un outil moderne.

• Dimensions : 11,1 x 8 x 1,5 cm.

• Nombre de lignes et de signes : 6 + 5 lignes (CEIPP), 51 signes visibles (Dederen) ; 55 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 24 + 0 ; - nombre de glyphes ambigus : 24 + 12 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 8 + 23.

## Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili :

7. ITEM G : LA PETITE TABLETTE DE SANTIAGO (figure 12, page 15).

• Numéro d'inventaire 5497. Un moulage de résine fut obtenu par Sergio Rapu et déposé au musée du Père Sébastien Englert à Rapa Nui et un autre à Paris, au musée des Arts premiers du quai Branly.

• Itinéraire : offerte en 1870 par le père Hyppolite Roussel aux capitaines Goñi et Gana de la corvette chilienne O'Higgins. Cet objet a été conservé par la marine puis présenté en 1872 à un brillant scientifique chilien : Rodulfo Philippi, chargé du patrimoine du Museo Nacional de Santiago. Enfin, il intégra définitivement un autre établissement, le Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili en 1876. Prêté pour la première fois à la France lors de l'exposition sur l'île de Pâques du musée d'Aquitaine à Bordeaux en 1996, il fut examiné à cette occasion par Catherine Orliac.

• Bois : *Thespesia populnea* (Orliac, 2005). Pas de prélèvement d'échantillon ni de datation autorisés à ce jour.
• Particularités : étudiée par l'auteure et par l'archéologue Nuriluz Hermosilla, en novembre 2008. C'est une belle pièce. Les phases de vie de la tablette s'observent aisément : a) Préparation du bois et gravure des signes : avec une lame d'obsidienne, une planchette fut taillée dans une branche de *makoi* d'au moins 13 cm de diamètre, puis la planchette fut polie. On a creusé, dans le sens des fibres, des sillons convexes, six au verso et sept au recto, afin de permettre la gravure de signes perpendiculaires au sens des fibres. Les bords furent arrondis, également gravés de signes. Il semblerait qu'elle fut écrite par deux maîtres en écriture : les lignes du recto et du verso comportent des "calligraphies différentes". b) Rituel : la tablette fut enduite d'une matière grasse d'origine animale ou végétale qui imprégna les fibres, fonçant légèrement la couleur naturelle du bois. Là où les doigts ont suivi les signes en récitant, l'huile a disparu et les délicates fibres du bois de rose apparaissent, de couleur plus claire. c) Conservation dans les maisons rapanui : des trous furent percés pour faire passer les cordes et suspendre la tablette. On a, par la suite, bouché ces trous avec une pâte de bois. Ces trois perforations détruisent des signes, témoignent du peu de respect pour la lecture de l'ancienne écriture. On observe également une étrange ligne oblique au verso, assez large, et des taches couleur fumée.
• Dimensions : 32,5 x 12,1 x 2 cm.
• Nombre de lignes et de signes : 8 + 8 lignes, 720 signes (Dederen) ; 720 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 321 + 328 ; - nombre de glyphes ambigus : 42 + 30 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 0 + 0.

8. ITEM H : LA GRANDE TABLETTE DE SANTIAGO (figure 13, page 15).
• Numéro d'inventaire 5498. Comme pour la tablette précédente, un moulage de résine fut obtenu par Sergio Rapu, confié au musée Père Sébastien Englert à Rapa Nui et un autre à Paris, au musée des Arts premiers du quai Branly.
• Itinéraire : identique à celui de l'objet précédent. L'objet fut aussi examiné par Catherine Orliac.
• Bois : *Thespesia populnea* (Orliac 2005). Aucun prélèvement d'échantillon ni aucune datation n'ont été autorisés à ce jour.
• Particularités : étudiée par l'auteure et l'archéologue Nuriluz Hermosilla, en même temps que l'item G. C'est une pièce qui a souffert. Les différentes phases de sa vie sont les suivantes : a) La planchette taillée dans une pièce de bois d'au moins 12 cm de diamètre fut poncée dans le sens des fibres, probablement avec un cuir séché de requin ; on aperçoit les fines traces de ce ponçage. Puis on a creusé des sillons convexes réguliers, dix au recto et dix au verso. Le graveur était d'une adresse surprenante. Les signes gravés, perpendiculaires aux fibres, sont d'une grande variété et d'une parfaite régularité (de 0,8 à 1 cm). b) Conservation dans les maisons rapanui : elle fut percée de trois petits trous. Les perforations détruisent les signes. c) Désacralisation : elle a servi à produire la flamme par frottement du bois, une grande ligne de friction de 10 x 0,7 cm de profondeur barre la tablette au verso, tandis que le recto de la pièce montre l'importante surface brûlée sur 4,8 cm de hauteur. Un grand nombre de signes a disparu. La partie détruite fut raclée et la tablette fut probablement lavée par les missionnaires avant d'être remise aux officiers de la corvette O'Higgins. Cette opération lui confère une teinte couleur jaune marron, qui contraste avec la partie carbonisée.
• Dimensions : 45 x 11,7 x 2,7 cm.
• Nombre de lignes et de signes : 12 + 12 lignes, 1580 signes (Dederen) ; 1580 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 750 + 800 ; - nombre de glyphes ambigus : 51 + 36 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 138 + 41.



9. ITEM I : LE BÂTON DE SANTIAGO (figures 9, page 11 ; 1, page 56 ; 2 et 3, page 57 ; 6, page 60 ; 7, page 61 ; 8, page 62 ; 15, page 63).
• Numéro d'inventaire 5499. Plusieurs moulages en résine ont été réalisés par le musée de Santiago. Un seul est exposé dans la salle de l'île de Pâques, avec les items G et H. D'autres copies appartiennent à des collections privées. (Ce que l'on peut en dire et les observations de l'auteure ont été exposés en détail dans l'article « Le bâton du maître des signes ».)

## British Museum de Londres :

10. ITEM J : LE PREMIER REI-MIRO DE LONDRES (figure 14, page 16).
Selon la tradition orale, les *rei-miro* (colliers, ornements pectoraux) étaient gravés par un maître qui portait également le nom de ce qu'il réalisait. Rei-Miro fut un maître en écriture du XIX$^{e}$ siècle (archives Jaussen, 1869). Les rei-miro étaient destinés aux *Tohuka ite Hétu'u* (sages connaissant les étoiles : astronomes). *Rei* veut dire poitrine, pectoral et *miro* bois en général et en particulier le bois de rose d'Océanie (*makoi* ou *miro*, à Rapa Nui, *mi'o* aux Marquises, *milo*, *miro*, dans toute la Polynésie). Il s'agit du *Thespesia populnea*, bois destiné aux objets sacrés et c'est toujours le cas aujourd'hui.
• Numéro d'inventaire Aoa 6847.

• Itinéraire : probablement emporté par un membre de l'équipage du HMS Topaze en 1868, et acheté par le British Museum au Dr Comrie, en 1870 (date d'inscription à l'inventaire du musée).
• Dimensions : 73 x 13,2 cm.
• Nombre de lignes et de signes : une ligne de deux signes.

11. ITEM K : LA PETITE TABLETTE DE LONDRES (figure 37, page 24).
• Numéro d'inventaire Ca 1903.150.
• Itinéraire : la date et les circonstances de sortie de Rapa Nui demeurent inconnues. 1903 est la date d'inscription à l'inventaire du British Museum. Présentée au musée par F. Godsell.
• Dimensions : 22 x 6,8 x 1,8 cm.
• Bois : *Thespesia populnea* (Orliac, 2005).
• Particularités : observée par l'auteure en 2005, elle comporte une écriture sur les deux faces et les deux tranches. Probablement une tablette d'apprenti, car les signes sont plus maladroits que sur le bâton de Santiago ou la tablette Mamari. Comme l'Echancrée, la tablette a été sauvagement cassée aux extrémités lorsqu'elle est passée dans des mains profanes. Les signes ont été abîmés.
• Nombre de lignes et de signes : 5 + 5 lignes, 163 signes (Dederen) ; 290 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 74 + 60 ; - nombre de glyphes ambigus : 59 + 49 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 12 + 30.



12. ITEM L : LE DEUXIÈME REI-MIRO DE LONDRES (figure 24, page 18).
• Numéro d'inventaire 9295.
• Itinéraire : nous ne pouvons pas déterminer la date de sortie de Rapa Nui, antérieure à 1875 en tout cas, date d'inscription au catalogue du British Museum. Ce *rei-miro* avait été la propriété de la Christy Collection.
• Bois : *Thespesia populnea* (Orliac 2005).
• Particularités : observé par l'auteure en 2005 ; nettoyé et analysé par le laboratoire du British Museum en 2004, c'est une pièce en bon état. Le nettoyage a mis en valeur la finesse du bois. Les signes rongorongo furent gravés perpendiculairement au sens des fibres.
• Dimensions : 41,2 x 10,5-17,8 x 1,5 cm.
• Nombre de lignes et de signes : une ligne, 44 signes (Dederen) ; 50 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP : - nombre de glyphes identifiés : 47 ; - nombre de glyphes ambigus : 6 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 0.

## Museum für Völkerkunde de Vienne :

13. ITEM M : LA GRANDE TABLETTE DE VIENNE (figure 32, page 22).
• Numéro d'inventaire 22869.
• Itinéraire : en 1886, une lettre du consul d'Allemagne Von Schlubach annonce sa donation au musée de Vienne (année d'entrée au musée). Il l'aurait obtenue de l'oncle de son épouse tahitienne, Alexander Paea Salmon. Nous savons que ce dernier avait fait rechercher des tablettes dans les grottes, aux alentours de 1880, et qu'il en emporta à Tahiti.
• Bois : *Thespesia populnea*. Analysée par le professeur Conrad, botaniste au musée de Vienne, en 1934.
• Particularités : en très mauvais état, cette tablette fait partie des objets rongorongo qui ont pourri dans une grotte ou un trou sous la terre. Elle a été attaquée par des xylophages.
• Dimensions : 28,4 x 13,7 x 2,5 cm (Orliac, 2005).
• Nombre de lignes et de signes : 9 lignes visibles sur une seule face, 54 signes (Dederen) ; 50 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 60 ; - nombre de glyphes ambigus : 51 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 147.

14. ITEM N ; LA PETITE TABLETTE DE VIENNE (figure 33, page 22).
• Numéro d'inventaire 22870.
• Itinéraire : il se peut qu'elle ait été offerte par Alexander Paea Salmon. En 1886, Von Schlubach annonce également la donation de cette deuxième tablette au musée de Vienne (année d'entrée au musée).
• Bois : probablement *Podocarpus latifolia* (espèce de conifère de la famille des Podocapacées), un arbre flotté. Non analysé.
• Particularités : a subi de violentes atteintes profanes comme l'Echancrée et la tablette de Londres, visibles à l'œil nu. Une cassure par flexion suite à une incision dans sa largeur. L'outil était bien tranchant. C'était probablement une herminette en fer ou une hache.
• Dimensions : 25,5 x 5,2 x 2,1 cm.
• Nombre de lignes et de signes : 5 + 5 lignes, 172 signes (Dederen) ; 230 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 48 + 73 ; - nombre de glyphes ambigus : 98 + 29 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 22 + 70.

## Museum für Völkerkunde de Berlin :

15. ITEM O : LE BOOMERANG (figure 26, page 19). (Dénommé ainsi en raison de sa forme particulière.)
• Numéro d'inventaire IV 4878/ I 3.83.
• Itinéraire : la canonnière Hyäne est passée par Rapa Nui en 1882 et son équipage s'est consacré à l'archéologie de l'île et à la collecte d'antiquités.

Ce bâton aurait été offert au consul d'Allemagne à Valparaiso. Il détenait donc trois objets : deux furent offerts au musée de Vienne et le troisième au musée de Berlin.

• Bois : réputé en *Podocarpus latifolia*, un arbre flotté. Non analysé. Il serait utile de le faire avec l'Echancrée, la petite de Vienne et les grandes tablettes de Washington et de Saint-Pétersbourg afin de déterminer s'il s'agissait du même arbre (Orliac, 2008).

• Particularités : il a la forme de la branche, l'aubier et le cœur sont visibles. Etant donné sa hauteur, l'objet a probablement servi comme bâton. Une partie écrite est usée. Seuls, les signes d'une seule face restent repérables. L'objet montrerait vingt-cinq impacts de chocs (Fischer, 1997).

• Dimensions : 103 x 12,5 - 10 x 5,2 cm.

• Nombre de lignes et de signes : 9 lignes visibles (CEIPP) ; 90 signes (Dederen) ; 187 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP : - nombre de glyphes identifiés : 48 ; - nombre de glyphes ambigus : 62 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 826.

## Musée d'ethnologie et d'anthropologie Pierre le Grand de Saint-Pétersbourg :

16. ITEM P : LA GRANDE TABLETTE DE SAINT-PÉTERSBOURG (figure 21, page 17).

• Numéro d'inventaire 403 13.2.

• Itinéraire : a quitté l'île en 1871. Cette tablette fait partie des cinq objets envoyés à Monseigneur Tepano Jaussen lors du rapatriement des missionnaires. Offerte au scientifique Nicolaï Miklukho Maklai, ethnologue, anthropologue et biologiste ukrainien, lors de la relâche du navire russe Vithiaz à Tahiti, en juillet de la même année. A probablement intégré le musée d'ethnologie et d'anthropologie de Saint-Pétersbourg en 1891, en même temps que l'autre petite tablette que possédait le scientifique.

• Bois : réputé en *Podocarpus latifolia*, un arbre flotté. Non analysé.

• Particularités : elle a une forme particulière, très grande, probablement un objet de parure tenu à la main. La pièce porte la trace de nombreux coups et des perforations régulièrement réparties. A l'origine, elle aurait pu constituer une moitié de rame polynésienne cousue à une partie semblable, ou bien un morceau de pirogue.

• Dimensions : 62 x 15 - 10 x 2,7 cm.

• Nombre de lignes et de signes : 11 + 11 lignes, 1163 signes (Dederen) ; 1540 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 798 + 683 ; - nombre de glyphes ambigus : 32 + 59 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 17 + 12.

17. ITEM Q : LA PETITE TABLETTE DE SAINT-PÉTERSBOURG (figure 15, page 16).

• Numéro d'inventaire 402 13.1.

• Itinéraire : recueillie en 1871 par Miklukho Maklai durant son parcours dans le Pacifique entre Tahiti, Mangareva et l'île de Pâques. Nous ne savons pas où il l'a trouvée ni qui la lui a vendue. En 1888, le jour précédant sa mort, l'officier russe fit don des objets collectés à travers le monde à la Société de géographie de Saint-Pétersbourg. Cette tablette a probablement intégré le musée en même temps que la grande tablette.

• Bois : *Thespesia populnea*. Analysé par la Kunstkamera en 2003. L'unique datation du bois par carbone 14 a donné la période suivante : 1680/1740 avec 95 % de probabilités. La gravure de l'écriture se situerait donc entre 1680/1740 (date de la mort de l'arbre) et 1871, date de la collecte de l'objet. Il est possible que ce soit une copie.

• Particularités : elle est tronquée à une extrémité, fissurée, raclée, en bien mauvais était. Mais c'est le seul objet qui nous a livré un secret : que certains arbres sacrés semblent avoir été protégés de la déforestation quasi-totale des terres de Rapa Nui à partir du XV$^{e}$ siècle.

• Dimensions : 44 x 9 x 2,3 cm (Orliac, 2007).

• Nombre de lignes et de signes : 9 + 9 lignes, 718 signes (Dederen) ; 900 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 417 + 341 ; - nombre de glyphes ambigus : 88 + 86 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 43 + 42.

## Musée de la Smithsonian Institution à Washington :

18. ITEM R : LA PETITE TABLETTE DE WASHINGTON (figure 5, page 55).

Appelée à tort *Atua mata riri* ("Dieu en colère, me voit"). Il s'agit d'un chant d'Ure-Vae-Iko devant Thomson en 1886. Les traductions de ce chant par Alexander Paea Salmon, Alfred Métraux et Steven Fischer ne concordent, ni avec la vérité, ni avec la sémantique, ni avec la tablette. (voir l'article « Dieu en colère, me voit »).

• Numéro d'inventaire 129773.

• Itinéraire : elle fut trouvée en 1886, dans une plate-forme cérémonielle de Tahai et vendue fort cher à Thomson. L'objet intégra le musée en avril 1890.

• Bois : non identifié, pas de datation.

• Particularités : examinée par l'auteure en 1995 ; comme la petite tablette de Vienne, la petite de Washington fut sauvagement cassée à l'une de ses extrémités et porte une perforation pour être suspendue.

• Dimensions : 24,5 x 9,5 x 1,8 cm.

• Nombre de lignes et de signes : 8 + 9 lignes (CEIPP) ; 357 signes (Dederen) ; 460 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 203 + 168 ; - nombre de glyphes ambigus : 47 + 42 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 35 + 56.

19. ITEM S : LA GRANDE TABLETTE DE WASHINGTON (figure 29, page 21).
D'après la récitation d'Ure-Vae-Iko, Thomson l'a appelée *Eaha to ran ariki kete*. La traduction qui en a été faite est, comme les autres, loufoque et débordante d'imagination.
• Numéro d'inventaire 129774.
• Itinéraire : comme la pièce précédente.
• Bois : réputée en *Podocarpus latifolius*, un arbre flotté, mais non encore analysée.
• Particularités : Thomson pensait que la planche avait servi à la construction d'une pirogue. Examinée par l'auteure en 1995, elle porte en effet onze perforations qui permettraient de l'assembler à une autre planche et de réparer ainsi l'avant d'une pirogue à balancier. Les deux faces ont perdu une grande partie de leurs signes, comme si une rame de pirogue les avait frottées. Steven Ficher pense qu'elle portait des traces de combustion et qu'elle a été nettoyée (Fischer, 1997). Un objet qui n'a pas encore dévoilé son histoire et qui, comme la plupart des objets rongorongo, fut bien malmené.
• Dimensions : 64,2 x 12,2 x 1,8 cm.
• Nombre de lignes et de signes : 8 + 9 lignes (CEIPP) ; 600 signes (Dederen) ; 730 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 303 + 300 ; - nombre de glyphes ambigus : 89 + 107 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 149 + 202.



## Bishop Museum d'Honolulu à Hawaii :

20. ITEM T
• Numéro d'inventaire B. 03629.
• Itinéraire : la date et les circonstances de sa sortie de l'île sont inconnues. Elle a fait partie de la collection Young provenant de Nouvelle-Zélande. Cet objet a intégré le musée en 1920.
• Bois : non identifié.
• Particularités : ce fragment porte des dégradations par le feu, par des xylophages et par un outil métallique ; la pièce est sciée d'un côté, tronquée de l'autre.
• Dimensions : 30,5 x 9,5 x 2 cm.
• Nombre de lignes et de signes : identifiés sur une seule face, 11 lignes, 120 signes (Dederen) ; 150 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 98 ; - nombre de glyphes ambigus : 60 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 393.

21. ITEM U
• Numéro d'inventaire B. 03623 (ancienne réf. B. 03628).
• Itinéraire : idem que la pièce précédente.
• Bois : non identifié.
• Particularités : cette tablette présente, sur l'une de ses faces, le relief de la branche dans laquelle elle fut taillée. Mais elle est en très mauvais état car elle porte des traces de combustion ; l'écriture est visible sur la partie qui n'a pas brûlé.
• Dimensions : 70,5 x 8 x 2,6 cm (mentionnées sur le site du Bishop Museum).
• Nombre de lignes et de signes : 4 + 1 lignes (CEIPP) ; 27 signes (Dederen) ; 24 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 18 + 0 ; - nombre de glyphes ambigus : 28 + 9 ; - nombre de glyphes effacés (estimation) : 180 + 45.

22. ITEM V
• Numéro d'inventaire B. 03622.
• Itinéraire : idem que la pièce précédente.
• Bois : non déterminé.
• Particularités : l'écriture de l'une des faces de la tablette est effacée par la combustion. Il ne reste que très peu de caractères.
• Dimensions : 71,8 x 9 x 2,8 cm (mentionnées sur le site du Bishop Museum).
Nombres de lignes et de signes : 2 + 1 lignes (CEIPP) ; 22 signes (Dederen) ; 24 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face, deux lignes au verso, une au recto) : - nombre de glyphes identifiés : 8 + 0 ; - nombre de glyphes ambigus : 18 + 1.

23. ITEM W
• Numéro d'inventaire B. 00455.
• Itinéraire : l'objet est sorti de Rapa Nui en 1886. Ce fragment a été recueilli par le lieutenant Symonds, du Mohican (expédition de Thomson) et cédé à Walter M. Gifford. La famille a offert ce fragment au musée en 1914.
• Bois : non déterminé
• Particularités : c'est un petit fragment, provenant d'une pièce sciée.
• Dimensions : 6,3 x 2 x 1,5 cm.
• Nombre de lignes et de signes : 4 lignes sur une seule face, 8 signes (Dederen) ; 14 éléments (Fischer).
• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (par face) : - nombre de glyphes identifiés : 0 ; - nombre de glyphes ambigus : 19.

## American Museum de New York :

24. ITEM X : L'HOMME-OISEAU, TANGATA MANU (figure 35, page 23).

• Numéro d'inventaire B. ST 5309.

• Itinéraire : recueilli entre 1871 et 1872 par la société Appleton et Surgis.

• Bois : réputé en *Sophora toromiro* mais il n'existe aucune analyse officielle.

• Particularités : observée par l'auteure en 1995 ; sculpture "homme-oiseau" avec quelques signes maladroits gravés sur le bec, le torse, le ventre, le dos et les membres.

• Dimensions : 33 x 8 x 6,2 cm.

• Nombre de signes : 10 sections, 37 signes (Dederen) ; 38 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (8 sections + 2) : - nombre de glyphes identifiés : 9 + 3 ; - nombre de glyphes ambigus : 24 + 3.

## Musée des Arts premiers du quai Branly à Paris :

25. ITEM Y : LA TABATIÈRE (figure 49, page 31).

• Numéro d'inventaire 62.475.

• Itinéraire : la date et les circonstances de sa sortie de l'île sont inconnues. L'objet a rejoint le musée national d'Histoire naturelle de Paris en 1961, présenté par le Dr Henri Reichlen, qui l'avait montré à Alfred Métraux. La Tabatière a été intégrée dans le corpus des objets authentiques par Thomas Barthel en 1963. Les collections du musée national d'Histoire naturelle (Musée de l'Homme) ont été transférées depuis 2006 au musée des Arts premiers du quai Branly à Paris.

• Bois : bois flotté apparenté à la famille des Proteacées, sans qu'il soit possible de déterminer l'espèce avec exactitude (Orliac, 1999).

Particularités : observée par l'auteure en 1995 ; une petite tablette fut coupée en morceaux pour en faire une tabatière (les signes se suivant logiquement sur plusieurs faces).

• Dimensions : 7,1 x 5 x 2,9 cm.

• Nombre de signes : 8 sections et 85 signes (Dederen) ; 78 éléments (Fischer).

• Vérification par la commission rongorongo du CEIPP (6 lignes) : - nombre de glyphes identifiés : 36 ; - nombre de glyphes ambigus : 55.

## Une écriture différente au Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili :

26. ITEM Z : LA TABLETTE POIKE (figure 46, page 30).

• Numéro d'inventaire 12 060.

• Itinéraire : trouvée en 1937 par José Pate à Rapa Nui dans une maison de Hanga-honu. Elle fut offerte au musée par le père Sébastien Englert en 1938 (source : fiche technique du musée).

• Bois : l'observation *in situ* laisse supposer qu'elle est en *Sophora toromiro* en raison de la couleur de ses fibres. Nous connaissons son poids : 0,061 kg. Bois non analysé, non daté.

• Particularités : l'auteure l'a examinée en novembre 2008, assistée par l'archéologue Nuriluz Hermosilla. a) L'objet comporte une écriture non boustrophédon, se rapprochant des lignes relevées par Katherine Routledge en 1914 (manuscrit du lépreux Tomenika, Royal Geografical Academy, Londres. Vol. V). Il s'agit de signes se rapportant au *rongorongo tau*, récits annuels à la gloire des ancêtres, enseignés par Tea-Tea qui vivait dans la péninsule du Poike. D'où le nom que les Rapanui donnèrent à la tablette. a) Les symboles dépassent de la surface, comme si le bois encore frais avait été soulevé par une grosse aiguille, un outil pointu. Le sens d'écriture est de gauche à droite. b) Désacralisation : côté gauche, on a scié la tablette ; elle devait être plus large. La coupure est nette, faite avec une scie moderne. c) On l'a entièrement enduite d'un mélange de terre rouge et de poudre de charbon qui mettent en évidence le relief de certains signes. Toute la surface de la tablette porte ce mélange de couleur marron-gris, qui contraste avec la couleur naturelle du *toromiro*, visible au recto (face a), à l'intérieur d'une grande fissure centrale. Seules les fibres poudreuses de cette fissure (xylophages) dévoilent la couleur jaune orangé du *toromiro*.

• Dimensions : 10,5 x 6 x 2,7 cm.

• Nombre de lignes et de signes : 4 + 3 lignes, 36 signes (Dederen) ; 45 éléments, 4 lignes seulement au verso, le recto est illisible sans microscope (Bettocchi, 2008).

LORENA BETTOCCHI



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bahn Paul, 1996 : « Making sense of rongorongo ». *Nature* 379.

Balfour Henri, 1917 : « Some ethnological suggestions in regard to Easter Island, or Rapanui ». Folklore, London.

Banderas Manuel, 1946 : « La esclavitud en la Isla de Pascua ». Imprenta Asís, Santiago.

Barthel Thomas, 1958 : « Grundlagen zur Entzifferung der Osterinselschrift (Bases for the decipherment of the Easter Island Script) ». Cram de Gruyter, Hambourg. — 1959 : « The "talking boards" of Easter Island ». *Scientific American* 198. — 1971 : « Neues zur Osterinselschrift (News on the Easter Island Script) ». *Zeitschrift für Ethnologie* 84. — 1978 a : « Pre-contact writing in Oceania, Current Trends in Linguistics ». Mouton, Den Haag, Paris. — 1978 b : « The Eighth Land. The polynesian discovery and settlement of Easter Island ». The University Press of Hawaii, Honolulu.

Beaglehole John, C., 1961 : « The journals of Captain James Cook on his voyages of discovery. Vol. 2 : The voyage of the Resolution and Adventure 1772-1775 ». Hakluyt Extra Series 35. Cambridge University Press.

Bettocchi Lorena, 1998 : « La parole perdue - rongo o'ono ». Auto-édition lorena@rongo-rongo.com — 2006 : « Du nouveau sur le rongorongo : quatre documents inédits découverts ». *Tahiti Pacifique Magazine* 185. — 2006 a : « Los orígenes de la antigua escritura de la Isla de Pascua ». Archivum revista Histórica año VII Municipalidad Viña del Mar Chili. — 2006 b : « Datos históricos sobre la antigua escritura de la Isla de Pascua ». Actas Museo Marítimo Valparaíso - IV Jornada histórica y marítima. — 2006 c : « Les derniers Maoris rongorongo du 20e siècle corrigent le répertoire de Monseigneur Tepano Jaussen ». *Tahiti Pacifique Magazine* 185. — 2008 a : « Les pierres de l'île de Pâques gravées d'écritures ». *Tahiti Pacifique Magazine* 202. – Dossier d'étude détaillé sur www.isla-de-pascua.com. — 2008 b : « La banque de données rongorongo de Monseigneur Tepano Jaussen ». *Tahiti Pacifique Magazine* 213.
(Les études détaillées de Lorena Bettocchi sont sauvegardées au musée du Quai Branly à Paris et à la Direccion de Bibliotecas Archivos y Museos, Registro de Propriedad Intellectual, sous les numéros 161013-161587-162598-561546-173329-177224.)

Bianco Jean, 1976 : « Thomas Barthel et le déchiffrement de l'écriture pascuane ». *Kadath* 20. — 1977 : « Comment je déchiffre l'écriture pascuane ». *Kadath* 22.

Butinov Nicolai A. & Knorozov Yuri V., 1957 : « Preliminary Report on the Study of the Written Language of Easter Island ». *Journal of the Polynesian Society*, vol. 66, nº 1.

Butinov Nicolai A. & Rogozina L.G., 1958 : « Easter Island collection » in MAE, Sbornik. — 1960 : « Lichnye imena na doshechkah Ostrova Paski (Personal Names on the Easter Island tablets) ». *Journal of Austronesian Studies*, vol. 2.

CEIPP (Centre d'études sur l'île de Pâques et la Polynésie, Paris), 1982 : « Nouveau regard sur l'île de Pâques ». Moana Editeur, Saintry-sur-Seine. — 1993 : « Les Mystères résolus de l'île de Pâques ». Editions Step, Evry.

Calvet Louis-Jean, 2001 : « Historia de la escritura desde Mesopotamia hasta nuestros días ». Traducido por Javier Palacio Tauste desde « Histoire de l'Ecriture », 1996, Ed. Paidos, Barcelona.

Campbell Ramón, 1970 a : « La herencia musical de Rapanui ». Editorial Andrés Bello, Santiago. — 1970 b : « Nuevo tipo de escritura de la Isla de Pascua ». *Separadas de anales* del Museo de Historia Natural de Valparaíso.

Campbell Ramón, Hermosilla Nuriluz & Ramirez José-Miguel, 1982 : « La piedra-almohada de la Isla de Pascua ». Congreso de arqueología de Chile, La Serena.

Carroll Alan, 1892 : « The Easter Island inscriptions, and the translation and interpretation of them ». *Journal of the Polynesian Society* 1.

Cea Egaña Alfredo, 1981 : « Embarcaciones de la antigua Polinesia ». *Bulletin du Musée archéologique de la Serena*.

Chauvet Stephen-Charles, 1935 : « L'Île de Pâques et ses Mystères ». Ed. Tel, Paris. — 1945 : « La Isla de Pascua y sus misterios ». Ed. Zig Zag, Santiago.

Chernuschkov Valeri & Klitin Oleg, 1940 : « Archives des études rongorongo ». Kunskamera, musée d'Histoire naturelle de Saint-Pétersbourg.

Conte Jesus, 1994 : « Isla de Pascua. Horizontes sombríos y luminosos ». Centro de Investigación de la Imagen, Santiago.

Cooke Georges H., 1899 : « Te Pito te Henua, known as Rapanui, commonly called Easter Island, Report of the United States National Museum for 1897 ». Government Printing Office, Washington.

Dalton Ormonde M., 1904 : « On an inscribed wooden tablet from Easter Island (Rapanui) in the British Museum ». *Bulletin of the British Museum* 4.

Daniels Peter T. & Bright William, 1996 : « The world's writing systems ». Oxford University Press, New York.

Davis-Drake Alan, 1988 : « A Layman's guide to rongorongo (part one) ». *Rapa Nui Journal* Vol 2 n° 3. — 1988-1989 : « A Layman's guide to rongorongo (part two) ». *Rapa Nui Journal,* Winter, Vol 3. — 1990 : « A Laperson's guido to rongorongo (part three) ». *Rapanui Journal* Vol 4 n° 1.

De Estella Benvenido (Padre), 1919 : « Ocho meses entre los canacas pascuenses ». *La Revista Católica* 19. — 1920 a : « Isla de Pascua ». Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile 2. — 1920 b : « Los Misterios de Isla de Pascua ». Imprenta Cervantes, Santiago. — 1921 : « Mis viajes a Pascua ». Imprenta Cervantes, Santiago. — 1960 : « Estudio arqueológico en la Isla de Pascua ». *Revista de Marina* 76.

De Hevesy Guillaume, 1932 : cité par Paul Pelliot devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Archives Nationales, Paris.

Dederen François, 1987 : « Tableau des vraies et fausses tablettes existant dans le monde ». Les Amis de l'Île de Pâques, Bull. nº 8. — 1981 : Bloc de pierre tibétain avec des signes ressemblant à l'écriture rongorongo. *Géo* 29. — 1982 : « Nouveau regard sur l'Île de Pâques ». Editions Moana, Corbeil. — 1990 : « Une énigmatique tablette non identifiée au Musée de l'Homme de Paris ». *Journal de la Société des Océanistes* vol 90 n°1 — Correspondant de *La Dépêche de Tahiti*, articles sur le rongorongo (6 mars 1981, 28 mars 1985, 20 avril 1985, 12 mars 1988, 24 octobre 1990).

Dederen François & Fischer Steven R., 1993 : « Traditional production of the rapanui tablets ». Fischer Easter Island Studies Contributions to the History of Rapanui in Memory of William T. Mulloy, Oxbow Monograph 32.

Drapkin Israel, 1935 : « Censo de 1934 Contribución al estudio Antropológico y demográfico de los pascuenses ». *Journal de la Société des Américanistes* 27.

Englert Sebastián, 1934 : « Araucano y Rapanui : Ensayo de comparación lingüística ». Anales Facultad de Filosofia y Educacion. — 1938 : « Diccionario rapanui – español ». Prensas de la Universidad de Chile. — 1939 a : « Tradiciones de la Isla de Pascua ». Universidad de Chile, Santiago. — 1939 b : « He Huru o Rapanui, costumbres de la Isla de Pascua ». *Revista Chilena de Historia y Geografia Santiago* 86. —

1948 : « La Tierra de Hotu Matua - Historia, etnología y lengua de la Isla de Pascua ». Imprenta y Editorial San Francisco, Santiago. — 1960 : « Aventuras marinas de nativos de Rapanui ». *Revista de Marina* 76. — 1961 : « Novedades arqueológicas de la Isla de Pascua ». *Revista de Marina* 76. — 1964 : « Primer Siglo Cristiano de la Isla de Pascua 1864-1964 ». Imprenta Salesiana "La Gratitud Nacional", Santiago. — 1965 : « A world away. A canadian adventure on Easter Island ». The Ryerson Press, Toronto. — 1970 : « Island at the centre of the world. New light on Easter Island ». Translated and edited by William Mulloy. Robert Hale & Co., London. — 1978 : « Idioma Rapanui – Gramática y Diccionario del Antiguo Idioma de la Isla de Pascua ». Universidad de Chile, Santiago. — 1980 : « Leyendas de Isla de Pascua. Textos bilingües ». Ed. de la Universidad de Chile, Santiago.

Eyraud Eugène, 1886 : Annales de la Propagation de la Foi. Archives SS. CC. Picpus Grottaferrata. Italie Facchetti Giulio, 2002 : « Antropología della Scrittura. Con un'appendice sulla questione del rongorongo dell'isola di Pasqua ». Arcipelago Edizioni, Milan.

Fedorova Irina K., 1963 : « To the question of language character of Easter Island texts ». *Soviet Ethnography* II. — 1965 : « Versions of myths and legends in manuscripts from Easter Island ». In Heyerdahl. Miscellaneous Papers : Reports of the Norwegian Archaeological Expedition to Easter Island and East Pacific vol. II. — 1978 : « Myths, lore and legends of Easter Island ». Naúka, St Petersbourg — 1995 : « Tomenika's text ». *Rapa Nui Journal* Vol. 9 (3). — 1995 : « Doschechki kojau rongorongo iz kunstámery ». Naúka, St Petersbourg. — 2001 : « Talking board from Easter Island, deciphering, reading, translation ». Naúka, St Petersbourg.

Fischer, Steven R., 1995 : « A provisional inventory of the inscribed artefacts in the tree rongorongo scripts ». Fischer Easter Island Studies. — 1995 : « Preliminary evidence for cosmogonic texts in rapanui's rongorongo inscriptions ». *Journal of the Polynesian Society* 104. — 1995 : « Further evidence for cosmogonic texts in the rongorongo inscriptions of Easter Island ». *Rapa Nui Journal* 9. — 1997 : « Rongorongo. The Easter Island script. History, Traditions, texts ». Clarendon Press, Oxford. — 1998 : « Reply to Jacques Guy ». *Journal de la Société des Océanistes* 107. — 1999 : « A history of language ». Reaktion Books Globalities - University Chicago Press. — 2004 : « Reply to Guy ». *Rapa Nui Journal* 18. — 2005 : « Island at the end of the world. The turbulent history of Easter Island ». Reaktion Books, London.

Fléaux Rachel, 1996 : « Rongorongo. L'écriture phallique décryptée ». *Sciences et Avenir* 4.

Flenley, John R. & Bahn Paul G., 1992 : « Easter Island, Earth Island ». Thames & Hudson, London. — 2003 : « The Enigmas of Easter Island. Island on the Edge ». Oxford University Press, New York.

Gana Ignacio & Bate T. G., 1870 : « Descripción científica de la Isla de Pascua ». Memoria presentado por el Ministro de Estado en el Departamento de marina, al Congreso Nacional de 1870, Santiago. — 1870 : « Descripción científica de la Isla de Pascua ». *El Faro Militar* 1-5. — 1885 : « Descripción científica de la Isla de Pascua ». *Revista de Marina* 1-4, 5. — 1903 : « La Isla de Pascua ». Imprenta Barcelona, Santiago.

Guiart Jean, 1989 : « Die Schriftzeichen der Osterinsel ». In 1500 Jahre Kultur der Osterinsel : « Schätze aus dem Land des Hotu Matua » in *Exhibition catalogue* of the Deutsch-Ibero-Amerikanische Gesellschaft, Frankfurt am Main.

Guy Jacques, 1982 : « Fused glyphs in the Easter Island script ». *Journal of the Polynesian Society* 91. — 1985 : « On a fragment of the "Tahua" Tablet ». *Journal of the Polynesian Society* 94. — 1990 : « On the lunar calendar of tablet Mamari ». *Journal de la Société des Océanistes* 91. — 1995 : « The incidence of chance resemblances on language comparison ». *Anthropos* 90. — 1998 a : « Un prétendu déchiffrement des tablettes de l'île de Pâques ». *Journal de la Société des Océanistes* 106. — 1998 b : « Easter Island - Does the Santiago Staff bear a cosmogonic text ? ». *Anthropos* 93. — 1998 c : « Probable nature and contents of the Santiago Staff ». *Rapa Nui Journal* 12. — 2001 : « Le calendrier lunaire de la tablette Mamari ». *Bulletin du CEIPP* 47. — 2004 a : « Peut-on se fonder sur le témoignage de Metoro pour déchiffrer les Rongo-Rongo ? ». *Journal de la Société des Océanistes* 108. — 2004 b : « Where does the Santiago Staff begin ? ». *Rapa Nui Journal* 18. — 2006 : « General properties of the Rongorongo writing ». *Rapa Nui Journal* 20.

Haberlandt Michael, 1886 : « Ueber Schrifttafeln von der Osterinsel (On the written tablets of Easter Island) ». http://www.nhm-wien.ac.at/ag/Mag_allg.htm *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* 16.

Heyerdahl, Thor y Edwin N. Ferdon (Eds.), 1961 : « Reports of the Norwegian Archaeological Expedition to Easter Island and the East Pacific », Vol. 1, Archaeology of Easter Island. — 1965 a : Vol. II : « Miscelanea. Monograph of the School of American Research and the Museum of New Mexico ». — 1965 b : « The Concept of Rongorongo among the historic population of Easter Island ». In Thor Heyerdahl & Edwin N. Ferdon Jr. editors. — 1975 : « Art of Easter Island ». Doubleday Garden Studies, New York.

Horley Paul, 2005 : « Allographic variations and statistical analysis of the Rongorongo script ». *Rapa Nui Journal* 19. — 2007 : « Structural analysis of rongorongo inscriptions ». *Rapa Nui Journal* 21.

Hotus Alberto y otros, El Consejo de Jefe de Rapanui, 1988 : « Te mau hatu 'o Rapanui. Los Soberanos de Rapanui. Pasado, presente y futuro ». Editorial Emisión, Santiago. — 1988 : « Histórica violación de derechos humanos del pueblo Rapanui ». Revista Chilena de Derechos Humanos. Academia de Humanismo Cristiano, Santiago.

Imbelloni José, 1951 : « Las tabletas parlantes de Pascua, monumentos de un sistema gráfico indo-oceánico ». Runa vol. IV. — 1953-1954 : « La piedra Reed ». *Runa* vol. VI.

Jacquet E., 1831 : « Considérations sur les alphabets des Philippines ». *Nouveau Journal Asiatique t. 8*.

James Victoria, 2005 : « The Riddle of Rongorongo ». *The Japan Times Online*. Sunday, January 23.

Jaussen Florentin Etienne (Tepano), 1869-1891 : Manuscrit : « L'Empire Maori ». Archives du musée des Beaux-Arts, Fonds documentaire du Gouverneur Bouge, Chartres. — « Les chants de Metoro ». Archives SS. CC. Picpus, Grottaferrata. — 1893 : « L'île de Pâques. Historique, écriture et répertoire des signes

des tablettes de bois d'hibiscus intelligent ». Ouvrage posthume rédigé par le père Ildefonse Alezard, d'après les notes du prélat. Ernest Ledoux, Paris.
Kjellgren Eric, 2004 : « Splendid Isolation : Art of Easter Island ». With contributions by Jo Anne Van Tilburg and Adrienne Kaeppler. The Metropolitan Museum Of Art Store, New York.
Krupa V. 1971 : « Moon in the writing of Easter Island ». *Oceanic linguistics*, University of Hawaii Press.
Kundryavtsev B., 2004 : « Easter Island Script ». MAE, Sbornik.
Lavachery Henri, 1933 : « Tablette Keiti ». *Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique* 10. — 1934 : « Les bois employés dans l'île de Pâques ». *Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique* 13. — 1935 : « Ile de Pâques ». Editions Bernard Grasset, Paris. — 1939 : « Les pétroglyphes de l'île de Pâques ». De Sikkel, Anvers.
Lee, Georgia, 1992 : « The Rock Art of Easter Island : Symbols of Power, Prayers to the Gods ». UCLA Institute of Archaeology Publications, Los Angeles.
Lissner Ivan, 1957 : « The unsolved mystery of the Easter Island script. The living past ». Trad. J. Maxwell Brownjohn. G.P. Putnam's Sons, New York.
Loti Pierre, 2006 : en réédition « Journal d'un aspirant de la Flore ». Christian Perrot, Saint-Cyr-sur-Loire.
Macri Martha J., 1995 : « Rongorongo of Easter Island » in Daniels and Bright : « The World's Writing Systems ». Oxford University Press, New York.
Mazière Francis, 1965 : « Fantastique île de Pâques ». Robert Laffont, Paris.
Mc Call Grant, 1981: « Rapa Nui : Tradition and Survival on Easter Island ». The University Press of Hawaii, Honolulu.
Mc Laughlin Shawn, 2004 : « Rongorongo and the rock art of Easter Island ». *Rapa Nui Journal* 18-2.
Mellén Blanco, Francisco, 1986 : « Manuscritos y Documentos Españoles para la Historia de la Isla de Pascua : La Expedición del Capitán D. Felipe González y Haedo a la Isla de Pascua ». Colección Biblioteca Cehopu, Cedes, Madrid. — 1990 a : « Una ma'ea ika de la isla de Pascua ». Ars Praehistorica, tomo 5-6, Edic. Ausa, Barcelona. — 1990 b : « Historical Summary of Merahi metua no Tehamana and the writing of Easter Island ». *Rapa Nui Journal*, vol. 4, nº 3. — 1993 : « Interpretación Rapa-Nui de los numerales escritos por los españoles en 1770 ». *Revista Española del Pacífico*, A.E.E.P., nº 3, año III. — 2008 : « Escritura jeroglífica rapanui en documentos españoles y signos rongorongo tardíos en tabletas ika ». En « Navegare Necesse Est Estudios de Historia Marítima en honor de Lola Higueras ». Edición de Luisa Martín-Merás, Fundación Alvargonzález, Gijón.
Métraux Alfred, 1938 : « Two Easter Island Tablets in the Bernice P. Bishop Museum ». *Man* 38, Royal Anthropological Institute, London. — 1940 : « Ethnology of Easter Island ». *Bernice P. Bishop Museum Bulletin* 160.
Mulloy William S. & Figueroa Gonzalo, 1966 : « The Archaeological Heritage of Easter Island ». Unesco, Paris. — 1978 : « The Akivi-Vaiteka complex and its relationship to Easter Island architectural prehistory ». *Asian and Pacific Archaeology Series* 8, University of Hawaii at Manoa.
Olderogge D. A., 1947 : « Parallel text of some hieroglyphic tablets from Easter Island ». *Soviet Ethnography* IV.
Orbell, Margaret, 1995 : « Illustrated encyclopedia of Maori Myths and Legends ». Canterbury University Press.
Orliac Catherine, 1999 : « La tabatière du Musée de l'Homme ». *Bulletin de la Société des Etudes Océaniennes*, juin-septembre. — 2003-2004 : « Manifestation de l'expression symbolique en Océanie : l'exemple des bois d'œuvre de l'île de Pâques ». *Cultes, rites et religions V.* — 2005 : « The Rongorongo Tablets from Easter Island : Botanical Identification and C-14 Dating ». *Archaeology in Oceania* 40. — 2007 : « Botanical identification of the wood of the Large Kohau Rongorongo Tablet of Saint-Petersburg ». *Rapa Nui Journal* 21.
Orliac, Catherine & Michel, 2008 : « Trésors de l'Île de Pâques, collection de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie SS. CC. ». Editions Louise Léris et Frédéric Dawance, Paris.
Palmer John Linton, 1870 : « A visit to Easter Island, or Rapanui, in 1868, by J. Linton Palmer, F.R.C.S. surgeon of HMS Topaze ». *Journal of the Royal Geographical Society* 40.
Pétard Paul, 1986 : « Plantes utiles de Polynésie ». Editions Haere Po no, Tahiti.
Péteuil Marie-Francoise, 2004 : « Les évadés de l'île de Pâques. Loin du Chili, vers Tahiti (1944-1958) ». L'Harmattan, Paris.
Philippi Rodulfo A., 1873 : « Isla de Pascuas y sus habitantes ». Anales de la Universidad de Chile, vol. 43. — 1875 : « Iconografía de la escritura jeroglífica de los indígenas de la Isla de Pascua ». http://www2.anales.uchile.cl/CDA/inicio/Anales de la Universidad de Chile, vol. 47.
Pozdniakov Konstantin, 1996 : « Les bases du déchiffrement de l'écriture de l'île de Pâques ». *Journal de la Société des océanistes* 103.
Pozdniakov Igor et Konstantin, 2007 : « Rapanui writing and the rapanui language. Preliminary Results of a Statistical Analysis ». *Forum for Anthropology and Culture* 3.
Rollin Louis, 1929 : « Les îles Marquises ». Editions géographiques maritimes et coloniales, Paris. — 1974 : « Mœurs et coutumes des anciens Maoris des îles Marquises ». Editions Stepolde, Papeete.
Roussel, Hippolyte, 1926 : « Vocabulaire de la langue de l'île de Pâques ». Bureau des annales des SS. CC. De Picpus, Braine-le-Comte.
Routledge Katherine, 1914 : Notes de Katherine Routledge vol. V « Rongorongo Tau ». Archives de la Royal Geografical Society de Londres. — 1918 : « Conferencia leída en la Real Sociedad Geográfica de Londres en la sesión del 20 de noviembre de 1916 ». Anuario Hidrográfico de la Marina de Chile 31. — 1919 : « The Mystery of Easter Island : The story of an expedition ». Hazell, Watson and Viney, London and Aylesbury.
Schulze-Mazier, 1932 : « Die Osterinsel ». Insel-Verlag, Leipzig.
Skjølsvold Arne, 1994 : « Archaeological Investigations at Anakena, Easter Island ». *The Kon Tiki Museum Occasional Papers* 3.

Stevenson, Christopher, 1995 : Rapports résultant de ses fouilles en archéologie sur l'île de Pâques, archives à la bibliothèque Mulloy du musée du Père Sébastien Englert, île de Pâques. — 1999 : « Analytical Data of Rapa Nui Archaeological Obsidians by INAA and EDXRF ». Stevenson, C.M., Cristino, C. F., Enomoto, Y., Kurosaki, T., Kumagai, M., Ninomiya S. & Suzuki, M., Vol : 1999.12.25. IAERU-9903, 1-22. Rykkio University Japan.

Thomson William J., 1891 : « Te Pito te Henua or Easter Island. Report of the US National Museum for the year ending June 30, 1889 ». The Smithsonian Institution. Traduit en espagnol dans les *Anales de la Universidad de Chile* 161-162, 1980.

Van Hoorebeeck Albert, 1977 : « Chronologie de l'île de Pâques ». *Kadath* 22. — 1979 : « La vérité sur l'île de Pâques » Ed. Pierrette d'Antoine, Le Havre.

Van Tilburg Jo-Anne, 1992 : « HMS Topaze on Easter Island, and five other museum sculptures in archaeological context ». *Occasional Paper* 73, British Museum, London. — 2004 : « Hoa-haka-nana-ia ». The trustees of the British Museum, London. — 2006 : « Hoa Hakananai'a and HMS Topaze on Rapanui ». The British Museum Press, London.

Von Saher Herbert, 1990 : « Some details of the journal of Jacob Roggeveen ». *Rapa Nui Journal* 4. — 1992-1993 : « Roggeveen and Bouman : An inventory of all narratives ». *Rapa Nui Journal* 7. — 1994 : « The complete journal of Captain Cornelis Bouman, Master of the ship Theinhoven, forming part of the fleet of Jacob Roggeveen, from 31 March to 13 April 1722 during their stay around Easter Island ». *Rapa Nui Journal* 8.

Collectif, Albuquerque, 1997 : Congrès de la Easter Island Foundation. Actes du congrès édités par la Easter Island Foundation. Los Lobos, California.

*Lorena Bettocchi sur le site de l'ahu Tahai.*



Source des illustrations: © L. Bettocchi, p. 5, 6 (dessus), 7, 20 (dessus, droite), 33, 34, 38 (droite), 48 à 54, 56, 66 (dessous), 79 - d'après Henri Lavachery, p. 9 – d'après Thomson, p. 20 (dessus) - 34, 38 (droite) - © L. Bettocchi et Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili, p. 56 - © Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili, p. 15, 30 (dessous, gauche), 61 (dessous) - O. León Villavicencio, p. 57, 60 - M. A. Azocar, Archivo Fotográfico des Area de Antropologia, p. 63 (dessous) - © KADATH - P. Ferryn, p. 3, 11, 62 (dessus) - © T. Barthel, p. 30 (dessous), 32, 45, 58, 62 (dessus), 63 (dessus), 65 - © Musée Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg, p. 6 (dessous), 16 (dessous), 17 (dessous, gauche) - © Bibliothèque Royale d'Espagne, p. 8 - © Société d'études anthropologiques de Londres, p. 10 - © British Museum, p. 13, 16 (dessus), 18 (dessous), p. 24 (dessous) - © Musée des SS. CC. de Picpus, Grottaferrata, Rome, p. 14, 17 (dessus, milieu, dessous à droite), p. 35, 66 (dessus), 67 - © Musée national de Washington, p. 18 (dessus), p. 20 (dessous), 55 (dessous) - © Armada de Chile, p. 19 (gauche) - © Museum für Völkerkunde de Berlin, p. 19 (droite) - © Museum für Völkerkunde de Vienne, p. 22 - © Smithsonian Institution de Washington, p. 20, 21, 44, 55 - © Musée de Conception, Nicola Aguayo, p. 23 (dessus) - © American Museum, New York, p. 23 (dessous) - © Royal Geographical Academy of London, p. 25, 26, 39, 42 (gauche) - Collection Ramon Campbell, Kon Tiki Museum d'Oslo, p. 28 - Collection J.M. Ramirez, p. 29 – © F. Mazière, p. 29 (dessous) – Collection privée, p. 33 - © Museo de Historia Natural de Valparaiso, p. 30 (dessus) - © Museo Fonck de Viña del Mar, p. 29 (dessous, droite) - © Musée des Arts premiers du quai Branly à Paris, p. 31 - © P. Vache, p. 38 - © T. Heyerdahl, p. 40, 55 (dessus) - © Victor Ika, p. 41 - Collection Famille Hereveri, p. 42 - Annales de l'université du Chili, p. 62 (dessous, droite).

# SERVICE LIBRAIRIE

Nous proposons à nos lecteurs des livres spécialement sélectionnés, dont nous pouvons garantir la référence. Certains auteurs sont devenus membres du comité d'honneur de KADATH, parce qu'ils partagent notre état d'esprit qui est celui de la rigueur dans le non-conformisme, ainsi qu'un refus de tout réductionnisme.
Attention : la présente liste annule les précédentes ! Les livres peuvent être obtenus exclusivement auprès de «KADATH», en versant la somme indiquée, les frais d'envoi étant compris. Pour la France, on peut payer par l'envoi d'un chèque barré à notre adresse, ou par virement à notre compte bancaire à la BNP (voir « Cotisations-Abonnements » sur la page ci-contre). Pour l'étranger, par virement international (gratuit à condition d'utiliser nos codes IBAN et BIC et la formule SHA), sinon par mandat postal international ou chèque circulaire (vous renseigner auprès de votre administration postale), ou encore via Western Union (dans ce cas ne pas oublier de mentionner "c/o Ivan Verheyden" !).
Envoi recommandé : + 5 € pour la Belgique et, pour l'Europe, 9 € si un ou deux livres, 15 € au-delà.

- Pierre Carnac : **L'Atlantide, autopsie d'un mythe**. Ouvrage de référence où sont abordés tous les aspects de la question atlante : analyse des sources grecques et égyptiennes ; évolution du mythe depuis l'Antiquité ; recensement de toutes les théories, depuis l'Atlantide atlantique de Platon jusqu'aux localisations les plus étranges et aux délires parfois dangereux des idéologues ; analyse des causes possibles de la disparition du continent et preuves scientifiques de son existence. 21,70 €.
- Jean Faucounau : **Le déchiffrement du disque de Phaistos**. Ce déchiffrement, résultat d'une longue étude statistique par un mathématicien de formation, conduit à voir dans le Disque un document issu d'une civilisation hypothétique, baptisée "proto-ionienne" par son auteur, qui la situe vers 1750 avant notre ère. L'approche linguistique est rehaussée d'une iconographie troublante par la diversité de ses origines, mais de là tellement convaincante car rendue cohérente par la théorie proto-ionienne qui la sous-tend. 22,30 €. — **Les proto-Ioniens**. Les données linguistiques, archéologiques, astronomiques, onomastiques et les écrits ayant mis l'auteur sur la trace de cette population maritime oubliée, qui fut à la source de l'expansion de la civilisation des Cyclades et disparut sous la poussée des Achéens, fondateurs de la culture mycénienne. 18,40 €. — **Les peuples de la mer et leur histoire.** Au départ de données imparables – stylistique des poteries, histoire des petites populations, perturbations géologiques –, l'auteur arrive à situer l'origine de chacun des peuples métissés en divers points de la Méditerranée, et plus particulièrement leur filiation avec les proto-Ioniens et donc leur origine prémycénienne. 20,20 €. — **Les origines grecques à l'âge du bronze**. La reconstitution historique de l'auteur, sur la base de ses trois ouvrages précédents. 22,50 €.
- Eric Guerrier : **Les pyramides – l'enquête**. Mettant à profit son expérience d'architecte et d'expert judiciaire, l'auteur s'est heurté pendant des années, dans les multiples procédés de construction imaginés pour les pyramides d'Egypte, à l'absence quasi systématique de prise en compte, par les concepteurs, de leur microstructure interne très spécifique. En plus de 450 pages, il confronte ici à cette réalité incontournable toutes les méthodes proposées, sans préjugé et en toute objectivité. 26,90 €.
- Jacques Gossart : **La longue marche du svastika**. Sous la plume d'un membre de notre comité de rédaction, et pour la première fois, une synthèse des données disponibles sur ce symbole universel et immémorial : types de svastika ou croix gammée, distribution dans le temps et dans l'espace, significations et interprétations. Avec à la clé une nouvelle théorie sur son origine, une mise au point sur son association aux civilisations disparues telle l'Atlantide, ainsi que son rôle dévoyé dans le nazisme. 16 €.
- Tony Morrison : **The mystery of the Nasca lines**. Superbe album contenant 200 illustrations en noir et blanc et 50 en couleurs, par un cinéaste producteur à la BBC. Un historique, un hommage à Maria Reiche et un inventaire exhaustif des tentatives de décryptage des géoglyphes, aboutissement de vingt-cinq ans d'enquêtes et de plus de vingt séjours d'étude sur place. 27,25 €.
- Maria Reiche : **Mystery on the desert**. Le seul ouvrage de la grande spécialiste de Nazca, texte en anglais, allemand et espagnol (92 pages, 35 photos dont 10 en couleurs). 18,50 €.
- Eric Zurcher : **La mécanique d'Anticythère**. Enfin un livre entier, abondamment illustré, consacré à cette découverte astronomique d'une extrême sophistication technique pour une époque aussi reculée (le I$^{er}$ siècle avant J.-C.). Développé au départ d'un mémoire pour l'Institut de préhistoire et d'archéologie Alpes Méditerranée, cet ouvrage – de loin non disponible dans les "meilleures librairies" — se doit de figurer en bonne place dans la bibliothèque de tout véritable kadathien ! 35 €.

Grâce à la persévérance d'un de nos membres et à l'aide précieuse de notre éditeur, nous avons pu récupérer les derniers exemplaires de deux ouvrages depuis longtemps épuisés en librairie et encore souvent demandés par des lecteurs. Nous avons le plaisir de vous les proposer au prix indiqué, les frais d'envoi étant compris.

André et Denise Capart : "**L'homme et les déluges**" (30€).
Pierre Méreaux et l'équipe de Kadath : "**Carnac, une porte vers l'inconnu**" (25€).